

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 24 francs; — Six mois, 14 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 14 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 284 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

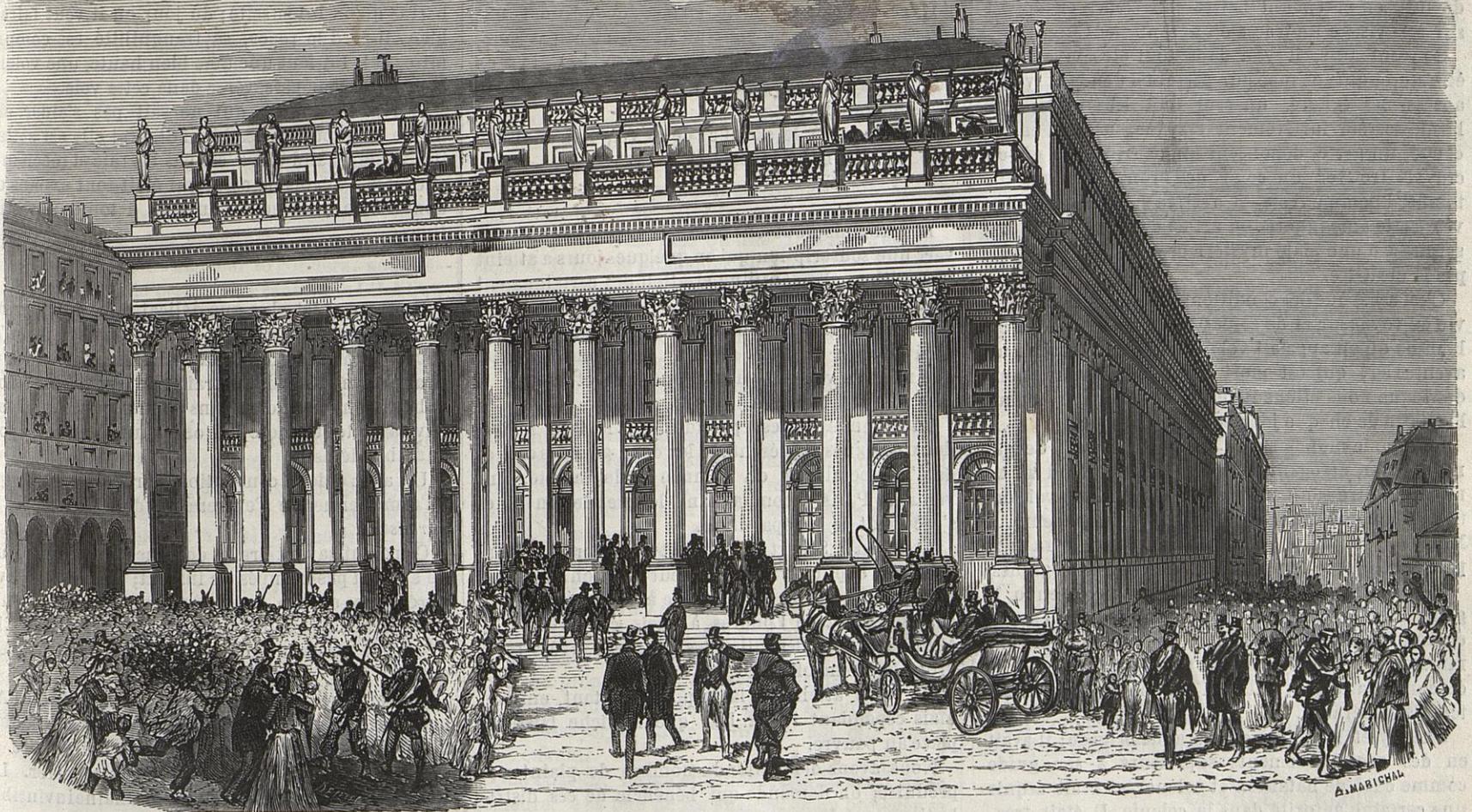
15^e Année. N^o 725. — 18 Février 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement ou accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT.



BORDEAUX LE 12 FÉVRIER 1871. — Arrivée au Grand-Théâtre, siège de l'Assemblée nationale, des premiers députés de la province, pour la séance d'ouverture.

COURRIER DE PARIS

Nous avons eu la bonne fortune de voir le général de Chanzy à son passage à Paris, une première fois, un peu rapidement, quand il vint rendre visite au commandant en chef de l'armée de Paris; une seconde fois, plus à loisir, dans un diner donné en son honneur par le général Vinoy, et auquel assistaient M. l'amiral Pothuau, M. Richard Wallace, le comte Roger du Nord et le service militaire du général en chef, avec l'aide de camp du général de Chanzy, M. de Boisdeffre.

Autre part, d'une façon plus solennelle, nous avons dit ce que nous pensions de Chanzy, mais il est bien entendu que dans cette chronique nous sommes entre amis, et nous causons sans détours et sans apprêts, comme on ferait au coin du feu.

Le général Chanzy nous a tout à fait séduit; jamais l'énergie, poussée jusqu'à sa dernière limite, ne sut revêtir une forme plus douce et plus réservée. C'est un homme jeune et qui paraît encore plus jeune que son âge; il est blond, porte la moustache de l'officier français avec l'impériale, et caractérise assez bien l'idée qu'on se fait du colonel jeune, arrivé de bonne heure. Le teint est clair, assez coloré, l'œil perçant et doux, le front très-élevé et légèrement chauve.

La tenue est très-soignée, très-strict, tout en ayant l'allure militaire; on sent l'homme du monde très à l'aise sous l'habit civil, et la tenue générale, le ton du commandant en chef de l'armée de la Loire sont véritablement si retenus, si simples et si modestes, qu'un convive, qui tenait le dé de la conversation depuis assez longtemps, s'avisa de demander à son voisin quel était ce jeune général qui tenait la droite: et il fit un soubresaut en entendant le nom de Chanzy dont il ignorait même la présence à Paris.

Des liens d'amitié très-étroits et qui nous sont devenus très-chers, nous unissent à l'aide de camp du général; celui-ci a vécu de longues années avec lui en Afrique; dans ces causeries sans fin, loin du pays, en colonne expéditionnaire ou dans les campements africains, l'âme de l'homme finit toujours par transparaître à un moment donné, le cœur s'échappe dans un récit ou dans une expansion rapide, et ceux-là seuls peuvent dire d'un homme qu'ils le connaissent, qui ont vécu dans la solitude auprès de lui, en entendant battre son cœur, en épiaut sur son visage les traces d'un sentiment fugitif.

Souvent aussi il y a dans tout être vivant un être secret qui échappe aux passants. Pendant vingt ans on les ignore, un seul mot les révèle, une larme secrète furtivement essuyée, un mot entrecoupé, un geste, dénoncent un cœur d'or là où on croyait trouver un cœur de bronze; le masque tombe, l'homme reste, et c'est la solitude qui a révélé cette âme ignorée ou arraché un cri à celui qui souffrait d'une plaie mystérieuse dont on ne voyait pas la cicatrice.

C'est ainsi que des conditions pittoresques de notre vie de voyageur et de soldat nous avaient lié à un homme qu'on appelait volontiers dans le monde un aventurier, qui est mort sous le poignard pendant que nous étions investis, et qui apparaît dans l'histoire de chaque jour sous un faux jour.

Comme le monde s'était trompé sur lui! Ce général Prim, arrogant et violent, était au fond un timide, cet être sans cœur et sans émotion avait des tressaillements intérieurs et d'exquises pudeurs... Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit, et on devra donc pardonner ces lignes purement psychologiques.

Il nous semble donc que nous avons entendu le général lui-même plus longtemps que nous l'avons entendu réellement, et que nous le connaissons mieux que par une entrevue trop rapide, et une de ces conversations de faits qui ont toujours un caractère de généralité.

Chanzy était un jeune général de brigade; il avait eu des commandements supérieurs à son grade comme chef de bataillon et colonel, et avait acquis une certaine autorité dans la colonie. Il était très-peu connu à Paris, à cause de son long séjour en

Algérie. Mais dès qu'on a prononcé son nom ici, tous les officiers ont pressenti que quelque chose de glorieux s'attacherait à ce nom, très-aimé et très-respecté dans la colonie. Il était colonel du 48^e avant d'être appelé au généralat.

Tout ce que peut faire un homme pour sauver sa patrie, Chanzy l'a fait: mais on ne forme pas des armées en deux mois; on parle des armées de la République, du bataillon de la Moselle en sabots, ce sont là d'héroïques souvenirs que nous ne voulons pas diminuer, mais les canons Krüpp n'étaient point inventés, le fusil Dreyse de l'époque était un vieux fusil à pierre, la stratégie n'avait pas vaincu le courage, et la charge à la baïonnette n'était pas devenue une illusion.

D'ailleurs, il faut dire toute la vérité, on la doit de tout temps, et nous aurions mieux fait nos affaires si on nous l'eût toujours dite, l'armée de Chanzy était mal outillée, et, un jour, à la bataille du Mans, on vit des soldats français charger des Saxons à la baïonnette sans baïonnette. Ils poussaient l'ennemi le canon dans les reins ou le culbutaient avec la crosse, vingt fois Chanzy avait demandé qu'on complût l'armement sans pouvoir l'obtenir.

Un homme qui, au dire du général, s'est fait un nom exceptionnel dans cette guerre, c'est le contre-amiral Jauréguiberry; il commandait d'abord une brigade de l'armée de la Loire, bientôt on lui confia une division, puis un corps d'armée. Jamais homme plus solide, plus sûr, plus ferme dans le commandement ne tint tête à l'ennemi sur un champ de bataille. En vingt combats différents Jauréguiberry affronta la mort, on nous racontait que séparé de ses marins qui servaient les batteries, à cause de son commandement qui l'appelait sur tous les points du champ de bataille, il revenait toujours à eux comme à ses soldats de prédilection, se tenait dans les batteries, à cheval au milieu du feu, malgré l'averse d'obus qui tombait dans les épaulements. Souvent encore il mettait pied à terre pour pointer une pièce, il avait la nostalgie du canon.

L'amiral a eu la moitié de son cheval emportée par un obus, il était en plein dans le coup; derrière lui, le même projectile tua un colonel, Jauréguiberry ne broncha pas. On se loue beaucoup aussi du capitaine de vaisseau Jaurès.

Le général Chanzy a une qualité qui prime tout dans une circonstance aussi grave que celle où nous sommes. Il a le sang-froid, le calme et rien ne l'émeut. Susceptible d'une terrible énergie, il ne se démonte jamais et aujourd'hui encore si la France voulait recommencer la lutte, en face de conditions auxquelles la France ne pourrait absolument pas souscrire, il serait homme à recommencer la lutte sans peur, sans reproche, avec son calme éternel et sa décision rapide.

Chanzy a fait le sacrifice de sa vie, il n'envisage que le grand but à atteindre.

**

Les Anglais nous ont tendu la main, ils ont ouvert une souscription qui en quelques jours a atteint un million, elle continue et atteindra certainement plusieurs millions. Londres, qui regorge de substances alimentaires en offre à Paris épuisé et qui allait mourir de faim. C'est un sentiment fraternel que nous ne voulons pas méconnaître et auquel il faut rendre hommage.

La commission est présidée par le lord maire; deux délégués représentant les deux grandes classes de l'aristocratie et du commerce de la cité, sont venus à Paris accompagnant le premier envoi, et s'occupant de la répartition.

Le colonel Stuart Wortley et M. Georges Moore nous ont expliqué le but de leur mission. C'est un don patriotique de l'Angleterre à la France et non pas seulement de Londres à Paris, car Orléans, le Mans, Dijon, et les villes les plus éprouvées recevront la même offrande.

On veut atteindre la population tout entière, mais cependant il est bon que le riche laisse la place au pauvre.

Nous avons déjà entendu nombre de plaintes se produire; on demande qui bénéficie de ces distributions, voici ce que nous savons à ce sujet.

Les produits sont variés; Londres envoie du lard,

du lait concentré, du bouillon concentré, des biscuits anglais, du riz, des viandes conservées.

D'abord chacun des vingt arrondissements a reçu une part; c'est alors à la municipalité à opérer la répartition, et il est évident que certaines mairies sont mieux organisées que d'autres. Mais en agissant ainsi, on atteint la population tout entière qui, munie des cartes de boucherie, peut réclamer sa part du don de nos voisins.

Pour le lait concentré, quelques maires intelligents et bons administrateurs ont eux-mêmes et en grand, opéré le travail que devait faire chaque petit ménage, et présentent ce lait concentré sous sa forme naturelle.

Après avoir atteint toute la population munie de cartes, on cherche à arriver à celui qui n'a même pas de cartes et qui n'a pas de feu dans l'âtre, en créant un bon qu'on va lui distribuer à domicile. On fait appel à tous pour aider à faire le bien, et aux bureaux de bienfaisance et aux sœurs de charité et aux prêtres de tous les cultes, abbés, pasteurs et rabbins. Enfin, dans chaque arrondissement de Paris, on a convoqué trois ou quatre notables, des hommes considérables par leurs services rendus, par la surface qu'ils présentent, par les moyens dont ils disposent et par leur profonde honorabilité.

Chacun d'eux offre son concours, veille à la répartition et s'assure que celui qu'on assiste est le plus méritant et le plus pauvre; il fait aussi que cette dilapidation du bien du nécessaire devant laquelle ne recule pas certaine race d'hommes, ne puisse pas se produire aussi effrontément.

Rien n'est plus difficile à faire que le bien, tout le monde l'éprouve. On se rappelle que M. Richard Wallace a voulu mettre deux cent mille francs à la disposition des maires pour que les pauvres, par les temps rigoureux fussent chauffés gratuitement. A l'heure qu'il est la somme n'est pas employée; on arrête jusqu'aux affiches qui doivent l'annoncer, grâce à ces mille retards, et ces mesquineries administratives qui nous ont coûté si cher et auxquels un si grand désastre avait, croyait-on, porté le dernier coup.

La souscription pour les familles atteintes par le bombardement a été menée avec une grande rapidité; les sommes sont là, elles ne sont pas encore distribuées, les pauvres eux-mêmes ne se présentent pas, on ne sait où atteindre celui qui souffre; on crée à celui qui donne des embarras sans fin.

Ce n'est pas assez d'être charitable, on rend la vie de celui qui l'est, difficile et misérable par les embarras qu'on lui suscite; du jour où il veut faire le bien, il perd le repos, sa tranquillité est compromise, et il lui faut une âme bien haute, une volonté bien forte pour persévérer dans cette voie.

Pauvre humanité, qui ne sait pas s'aider elle-même et décourage ses bienfaiteurs! elle est sotte et incapable quand elle n'est pas ingrate et méchante; elle force à l'égoïsme celui qui était tout expansion, dont l'âme généreuse s'ouvrait à toutes les émotions.

**

Il est un sujet plus que délicat, un sujet grave, effroyablement grave que nous n'avons fait qu'effleurer dans les journaux parisiens par ce qu'un Français ne saurait le traiter de sang-froid; nous l'aborderons cependant sans crainte, parce qu'il faut envisager toute chose le front haut dans cet épouvantable désastre.

Un article de la convention d'armistice porte que « l'armée ennemie n'entrera pas dans Paris pendant l'armistice. »

Ceux qui savent lire les documents diplomatiques ne s'y sont pas trompés un instant; cette clause, avec sa réticence cruelle, veut manifestement dire qu'une fois l'armistice expiré, quand la paix sera faite, les Prussiens réservent leur liberté d'action et peuvent entrer.

On sait que l'entrée à Paris est le vœu de l'Allemagne tout entière; l'armée, frémissante autour de la ville, trouve d'une souveraine injustice de camper sous ses murs sans y pouvoir entrer. Les Prussiens surtout, soutenus par une haine invincible, voyant se profiler sur l'horizon les monuments de cette immense cité demandent qu'on la leur livre.

Le gouvernement de l'Allemagne prétend que si désintéressé qu'il soit personnellement, il ne peut refuser à tout un peuple la légitime récompense de six mois de victoires, de six mois de luttas et de six mois de fatigue.

L'entrée à Paris serait donc possible. Quand ? Nous ne le savons point; par quelle voie ? Nous l'ignorons; mais il est enfantin de se dissimuler que c'est l'ardente aspiration de tout ce qui porte une épée et un fusil et que la prise de la France tout entière ne sera qu'une victoire incomplète si les soldats allemands n'ont pas défilé, les enseignes au vent, sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile, au bruit de leurs musiques et au son du tambour.

Pourquoi cacher à la population parisienne que les Allemands voulaient même faire de cette stipulation du défilé de leurs troupes, une des conditions *sine qua non* de la prolongation de l'armistice. Les négociateurs français ont protesté, sans doute; ils ont fait au vainqueur les objections les plus sérieuses: comment répondre de cette immense population vaincue mais encore armée ? Comment éviter la collision sinistre, l'immense, l'incommensurable désastre que pourrait produire un acte de désespoir isolé que personne ne pourrait conjurer.

Il y a eu des Staub, il y a eu des Blind en Allemagne et des Bérézowski; pourrait-on empêcher que dans une population de deux millions trois cent mille hommes, il ne se lève aussi un vengeur, un patriote fanatisé par la défaite et par la douleur qui seul, à l'écart, dans quelque mansarde ignorée, à l'heure qu'il est, roule dans sa tête le projet de mourir pour son pays, sacrifiant sa vie pour frapper une tête, auguste pour tous les Allemands, et sacrée pour les Prussiens ?

Je sais bien qu'on prendrait des précautions, que nos ennemis sont de grands stratéges, qu'ils disposeraient leurs troupes pour assurer la sécurité de ce défilé triomphal, mais les armes nouvelles portent bien loin, la science a des secrets bien dangereux. On ne fouille pas jusqu'aux derniers recoins d'une cave ou d'un grenier.

D'ailleurs il n'y a plus à dissimuler que le préfet de police a saisi sept mille bombes Orsini dont on ne s'explique pas l'usage. Ces bombes se lancent avec une fronde, elles portent vingt cheminées à capsules et ressemblent d'ailleurs, à peu de chose près, à celles qui ont figuré au fameux procès.

La masse des citoyens de Paris répugne à ces moyens horribles, mais ce centre est si grand, si houleux, si agité, comment obtenir ici l'organisation de la seule protestation noble et digne, celle du silence ?

A Venise, toutes les femmes ont porté le deuil, et pendant neuf ans ont tenu rigueur à la population autrichienne, par une renonciation admirable. A Varsovie, tout Polonais qui parlait à un Russe était renié par ses compatriotes. A Madrid, à Saragosse, au Caucase, on a vu des populations entières s'unir dans une protestation muette et rester fidèles à la conspiration du silence; mais ici, comment faire ?

Nous resterons chez nous, nous autres; nos volets seront fermés; notre cœur se gonflera, nous répéterons tout bas le *Credo* à la France, à la Liberté, à la Patrie; mais qui nous dit qu'il n'y aura pas des lâches ? En haut, parmi les cœurs blasés qui ne croient pas à l'idée de patrie; en bas, parmi les esprits sauvages ou grossiers qui ont perdu toute pudeur ou ne comprennent pas que la simple satisfaction d'une curiosité bestiale est un crime de lèse-nation.

Et les étrangers qui viendront assister à ce spectacle, qui loueront des fenêtres aux Champs-Élysées, essuieront leurs lorgnettes pour cet épouvantable spectacle et salueront de la main les amis qu'ils reconnaîtront dans ce lugubre défilé ;

Et les femmes sans cœur, sans foi, sans vertu, sans pudeur, qui ne verront dans ces officiers vainqueurs que des clients riches, à la forte carrure et à l'allure fière ;

Qui nous répondra d'elles et saura nous sauver de ce déshonneur ?

On sait comment on écrit l'histoire. Qui nous dit que demain les gazettes allemandes, celles qui ont inventé le moment *psychologique*, et n'ont pas trouvé une parole généreuse pour le vaincu pendant cinq mois de victoire, ne viendront pas travestir la vérité et dire que ces étrangers étaient l'élite de notre

aristocratie française, et ces femmes sans pudeur, la fleur du panier de ces Parisiennes célèbres dans le monde entier par leur beauté, leur esprit, et désormais célèbres, après le siège, par leur patriotisme.

Si nos renseignements sont exacts, le roi veut donc défilé ici; il entrerait par l'avenue de la Grande-Armée, l'Arc de Triomphe, les Champs-Élysées, et sortirait par la barrière du Trône; M. de Moltke le veut aussi, M. de Bismark, plus pratique qu'eux tous, et qui aime mieux ce qui sonne moins creux que la gloire, renoncerait volontiers à cette dangereuse formalité.

Le prince royal, esprit libéral et moins impitoyable que les autres, inclinerait aussi à ne point exiger cet horrible sacrifice. Mais tous invoquent le sentiment de l'Allemagne, et disent que la nation tout entière veut qu'on foule le sol parisien. Notre opinion personnelle n'est pas tout à fait formée, car elle naît des conversations que les diplomates étrangers qui entrent depuis huit jours dans Paris échangent avec les ministres et les généraux prussiens; et dans ce moment cette idée, si arrêtée il y a huit jours, cette clause si inéluctable, semble avoir perdu un peu de terrain.

S'il fallait boire le calice jusqu'à la lie, nous supplions à deux genoux ceux qui nous lisent de ne point sortir de chez eux le jour où l'armée allemande défilerait. C'est la seule protestation digne qui nous soit permise au point où nous en sommes.

Tout Français qui, ce jour-là, assisterait à ce défilé, devrait être marqué au front, et toute femme, qui lèvera son voile et se présentera au regard de l'ennemi, déclarée publiquement impudique.

**

Il est certain que Paris est pris d'un *delirium tremens*, les élections ne laissent plus de doute à cet égard, les noms les plus glorieux et les plus méritants sont sortis de l'urne à côté de noms singuliers, invraisemblables. Des individus dont on est en droit de contester jusqu'à l'état de raison sont institués les représentants réguliers, légaux, officiels, de la grande ville de Paris. Trois cent mille électeurs se sont abstenus de voter.

Le bourgeois de Paris, bien équilibré, celui qui a fait son devoir partout, aux remparts, aux avant-postes, à Montretout, partout où l'a appelé la consigne militaire, désarme de son plein gré, il renonce à l'exercice d'un droit qui est un devoir, il ne veut plus lutter, il ne s'organise point, ne cherche pas à rallier autour de lui tous ceux qui pensent comme il pense lui-même.

C'est là une défection regrettable et dangereuse; qui connaît mieux les besoins de cette grande cité, ses aspirations et ses droits, que ceux qui habitent Paris de père en fils depuis de longues années ? Le banquier, le commerçant, le petit rentier, l'employé parisien ont renoncé à manier l'arme du suffrage universel, et à combattre avec cette épée à deux tranchants qui peut se retourner contre celui qui l'emploie. C'est plus qu'une faiblesse, c'est une lâcheté. Il faut le proclamer bien haut.

Celui-ci voulait être député, et Dieu sait si on a abusé de la qualité vraie ou supposée de candidat pour franchir immédiatement les lignes.

Celui-là voulait embrasser ses enfants, sa femme ou ses proches. Tel autre voulait veiller à des intérêts d'un ordre matériel, et plus de deux cent mille habitants ont abandonné Paris au moment solennel. C'est une faute, c'est un crime; un combat tout aussi décisif que ceux qui se livraient naguère sous les murs de Paris, allait se livrer dans les municipalités. Nous avons le droit de compter les uns sur les autres, et le nombre des déserteurs est incommensurable.

Si les citoyens ne se sauvent pas eux-mêmes, si chaque individu qui compose cette famille des Atrides, qui s'appelle la société parisienne, ne combat pas pour son propre foyer, le pays est perdu, et il n'est pas un homme, si énergique qu'on le suppose, qui puisse essayer de lutter contre ce flot qui tend à nous envahir.

Que chacun, ferme et calme, reste au seuil de sa demeure, à la tête de ses affaires, pour protéger sa famille. Qu'on se regarde comme chargé d'une responsabilité grave, et qu'on assume les devoirs et

les charges qu'une telle responsabilité impose, et nous pouvons refaire la France. Mais si la défection s'en mêle, soyons la Pologne, rayée de la carte d'Europe, ou je ne sais quelle terre sans nom, quel pays démantelé, qui n'a plus de place dans l'histoire, et chantons le *De profundis* de la France !

Et si nous sommes la Pologne, plaise à Dieu que nous soyons aussi digne qu'elle, aussi respectueux envers nous-mêmes et aussi attristés du grand désastre qui nous emporte, que le furent les défenseurs de Varsovie.

**

Il est un certain parti en France qui couvre Garibaldi d'ignominie; on accole à son nom les épithètes les plus malsonnantes; les Prussiens n'aspiraient qu'à une chose, s'emparer de sa personne et le fusiller; M. de Bismark, le général de Moltke et d'autres parlaient de la prise du grand condottière, et du désir qu'ils avaient de lui mettre du plomb dans la tête, avec une sorte d'ivresse; et beaucoup de Français, un grand nombre, se signaient en parlant du grand Italien, comme ferait un Breton qui parle de M. Mégy ou d'Assy (du Creuzot).

On nous permettra, à nous qui ne sommes pas révolutionnaire, de présenter quelques observations au sujet de Garibaldi.

En vain nous objectera-t-on que nous sommes de la paroisse, que nous avons assisté à l'épopée italienne, suivi les campagnes du célèbre... (mettons aventurier, puisque c'est le mot consacré); nous répondrons que nous en sommes bien peu, que l'aventure ne nous déplaisait pas en elle-même comme question de principe, et qu'en tout cas, pour un dilettante, c'était une assez jolie condition de pouvoir assister de près au grand prologue de l'unité italienne, qui ne doit pas être plus méprisable et plus mérisée que l'unité allemande.

Où, Garibaldi a donné un royaume au roi de Naples, un beau matin, vers onze heures, et le lendemain, à midi, nous l'avons vu monter dans un canot à l'amirauté de Naples, emportant dans le fond de la barque cinq cents plants de rosiers et un sac de pois chiches, oubliant qu'il n'avait même pas de quoi vivre pendant un mois dans son île de Caprera, et il fallut qu'un de ses aides-de-camp lui demandât si sa bourse n'était pas vide. Il lui tendit la sienne. Garibaldi y prit cinquante francs. Il s'en fut dans son île, et n'en sortit que pour Aspromonte et Mentana.

Cette fois, accablé d'ans, perclus, rhumatisant, il accourt quand la France est envahie, soutient des combats terribles, et dont quelques-uns ne furent pas sans gloire. Paris le nomme; quatre départements lui donnent leurs suffrages; il arrive à Bordeaux, fait acte de présence et donne sa démission.

Il est probable que la paix faite, il retournera à Caprera, dans son île toujours battue par les flots. Et si, par aventure (ce qui est bien invraisemblable), la guerre recommençait, il reprendrait l'épée et combattrait pour nous, pour notre indépendance et pour la suprématie du droit sur la force.

Que les implacables s'exaltent dans leur haine pour un tel homme, un aussi prodigieux désintéressement à quelque chose d'extraordinaire et de surhumain. On ne peut pas s'empêcher de remarquer qu'ici-bas tout se soldé par des questions d'intérêt; que celui-ci veut un ruban, de l'or, des honneurs, le prestige de la position ou la gloire du commandement, et que celui-là ne veut rien, qu'il n'ambitionne rien que sa bêche, sa cabane de Caprera, sa barque à voile latine et la solitude sur son rocher.

Si c'est une folie, il en est de plus tristes et de plus méprisables, et nous nous étonnons un peu de voir les partis réactionnaires se déchaîner contre un tel homme. Qu'ils choisissent une autre victime, il y a assez d'ambitieux à l'heure présente qui n'ont pas rendu les services que celui-ci nous a rendus, et qui sont prêts à profiter des malheurs de la patrie, si ce n'est déjà fait.

CHARLES YRIARTE.

IVUE GÉNÉRALE DE BORDEAUX

Je n'ai pas la prétention, à propos de la vue générale de Bordeaux, que publie le *Monde illustré*, de revenir sur la description du chef-lieu de la Gironde, après l'analyse si pittoresque et si humoristique qu'en a faite, dans nos derniers numéros,

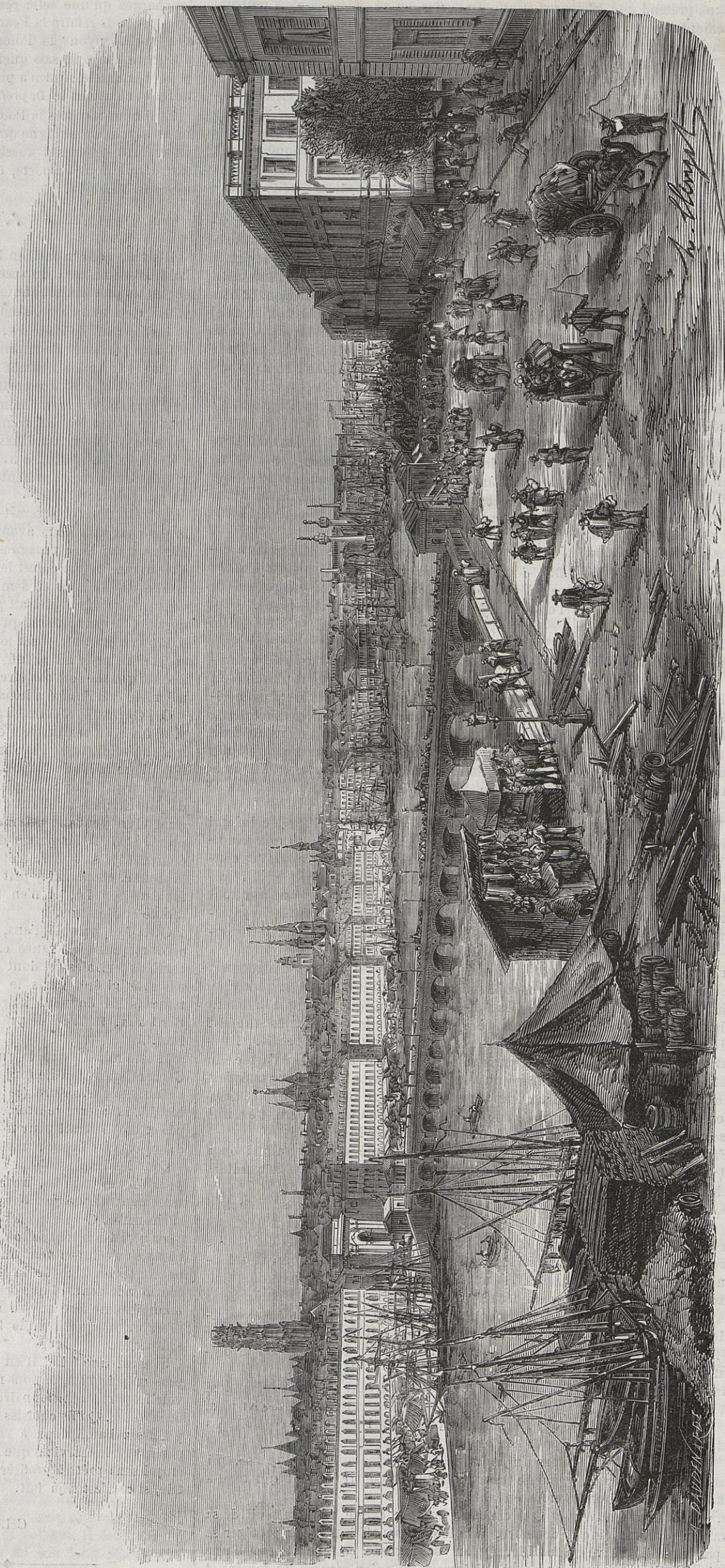
mon ami et collaborateur Charles Monselet. Pour ce délicat appréciateur de grandes et belles œuvres, Bordeaux a un charme conquérant. Il y a passé quelques années de sa belle jeunesse, et il vous a dit dans son style si correct et si plein de science anecdotique, toutes les impressions qu'avaient fait alors sur son imagination de dilettante et la rade et les bords de la Gironde; les quais de Bacalan et des Chartrons; la promenade des Quinconces et la

grande avenue du Chapeau-Rouge; la rue de l'Indendance, celle de l'Esprit-des-Lois; les Allées de Tourny et le Grand-Théâtre, ce chef-d'œuvre d'architecture dû au génie de Louis, le même qui fit bâtir la salle de l'Opéra à Paris, ce merveilleux vaisseau d'acoustique musicale.

Je ne reviendrai pas sur ces descriptions faites par Monselet avec une admiration si convaincue et si légitime et qui m'ont fait revoir Bordeaux tel que

je l'ai admiré le premier et le dernier jour où j'en ai vu.

Je dirai simplement que ce magnifique théâtre, où, après celui de l'Opéra de Paris, se voyaient les plus brillants ballets de France, va être transformé en palais politique. Les nouveaux représentants de la nouvelle République vont siéger dans cette salle où jusqu'à présent avaient seulement été applaudis les virtuoses du chant et de la danse.



BORDEAUX. — Vue générale de la ville. — (Dessin de M. H. Clerget.)

L'Assemblée nationale a choisi le théâtre de Bordeaux pour salle de ses graves délibérations. Elle y a tenu même sa première séance dimanche dernier. Deux cent cinquante membres seulement y assistaient. On s'est borné à constituer un bureau provisoire, avec M. Benoist-d'Azy, doyen d'âge, pour président. L'Assemblée ne se réunira que le 18.

En attendant, on continue les travaux d'appropriation. Les banquettes des 753 représen-

tants occuperont toute la partie de la salle réservée d'ordinaire au parterre et à l'orchestre. Les députés n'auront point, comme ils avaient au Corps législatif, chacun un bureau-pupitre devant soi. S'ils ont à prendre des notes pendant la séance, ils seront obligés d'écrire au crayon sur un carnet. La tribune et l'estrade de la présidence seront placées sur le devant de la scène. A l'heure qu'il est, les charpentiers travaillent à assembler les échafaudages.

Tout cela n'est probablement que pour quelques jours; mais enfin, si le sort de la guerre voulait que cette installation parlementaire fût de quelque durée, les membres de notre nouvelle Assemblée nationale devront se rappeler que, dans la salle du Jeu-de-Paume, à Versailles, leurs aînés de 1789 avaient encore moins leurs aises, et qu'ils n'en ont pas moins fait de grandes choses.

LES ÉLECTIONS DE L'ARMÉE DE PARIS

Les Prussiens, dans les premiers jours de la lutte, ne voulaient pas reconnaître aux mobiles la qualité de belligérants. Ils les fusillaient sans pitié si le sort des combats les faisait tomber entre leurs mains.

Depuis, messieurs les Allemands sont venus à

le sort des combats les faisait tomber entre leurs
mains.
Depuis, messieurs les Allemands sont venus à

avaient encore moins leurs aînés, et qu'ils n'en ont
pas moins fait de grandes choses.

le devant de la scène. A l'heure qu'il est, les char-
pentiers travaillent à assembler les échafaudages.

En attendant, on continue les travaux d'ap-
propriation. Les banquettes des 753 représen-



MARJCHAL

LES ÉLECTIONS. — Les divers corps de l'armée de Paris votant au scrutin spécial de leur département. — Soldats et marins de Loir-et-Cher dans le magasin d'habillement militaire du Louvre. — (D'après le croquis de M. Vierge.)

composition, et ont accepté les gardes mobiles comme des adversaires. Dans plusieurs rencontres sous les murs de Paris, ces jeunes soldats leur ont démontré que leur intrépidité pouvait tenir tête à la solidité de leurs plus vieilles troupes.

Dans la convention de Paris, M. de Bismark les a traités comme des soldats et a exigé leur désarmement. Il a même exigé que les mobiles faisant partie de l'armée de Paris fussent tenus de se constituer prisonniers de guerre à la première réquisition prussienne.

Les élections du 8 février sont arrivées, et le grand chancelier de la Confédération du Nord, qui avait bien voulu reconnaître au peuple français son droit de suffrage universel, ne s'est pas opposé à ce que les mobiles de l'armée de Paris fissent connaître, par leur vote, leur opinion politique.

Ainsi que les autres citoyens, les mobiles ont déposé leurs bulletins. Quoique prisonniers de guerre, ils ont pu exercer leurs droits de citoyens français. Ils ont procédé à cette opération patriotique dans les magasins d'habillement militaire, situés dans la partie du Louvre qui avoisine la rue de Rivoli, et dans laquelle se trouvait jadis le quartier général du général Trochu, alors gouverneur de Paris.

Les mobiles et l'armée ont voté là par départements séparés. Un écriteau, placé au-dessus de chaque porte, indiquait aux électeurs militaires la salle qui représentait pour eux leur chef-lieu de canton. Tout s'est passé dans le meilleur ordre; mais nous ne connaissons encore rien des votes de l'armée, car le gouvernement n'a pas publié de résultat spécial.

M. V.

LE JOURNAL D'UN AÉRONAUTE

On se rappelle l'émotion que produisit à Paris la nouvelle d'un étrange voyage signalé ici.

Le ballon tombé en Norvège était la *Ville-d'Orléans*, parti de la gare d'Orléans le 24 novembre, à onze heures du soir.

En voici le procès-verbal.

Rapport d'un franc-tireur de la Seine à son commandant.

Bordeaux, le 24 décembre 1870.

Mon commandant,

Le 16 novembre dernier, vous avez mis au ser-

vice du Gouvernement de la défense nationale huit hommes du corps, et le 18, deux de nos camarades partaient en ballon, avec mission de rapporter des nouvelles de l'extérieur de Paris, en traversant, à tous risques, les lignes prussiennes.

Vous m'aviez fait l'honneur de m'accorder le n° 3, et le 24 novembre vous m'annonciez que j'eusse à me préparer à partir le soir même.

Ce départ s'effectua de la gare du Nord, à 11 heures 40 minutes du soir, dans un ballon, la *Ville-d'Orléans*, cubant 2,300 mètres et monté par M. Paul Rolier, aéroplane. J'emportai quelques provisions, pouvant, à la rigueur, durer vingt-quatre heures, et la dépêche du Gouvernement; nous avions, de plus, une cage contenant six de ces messagers d'Etat improvisés, six pigeons, dont je me fis l'ami tout de suite, environ 250 kil. de dépêches privées et 10 sacs de lest.

Minuit. — Nous sommes partis avec une brise modérée du sud-sud-est, faisant par conséquent le nord-nord-ouest, c'est-à-dire à peu près dans la direction de Saint-Valery-sur-Somme. Le ballon, qui s'était élevé à une hauteur de 800 mètres, commençait à descendre; nous fûmes obligés de sacrifier environ deux sacs et demi de sable pour arriver à 1,100 ou 1,200 mètres, hauteur à laquelle nous sommes à l'abri des balles de ces messieurs. Quelques coups de feu sont tirés sur nous sans résultat.

Minuit et demi. — Nous arrivons à 1,400 mètres: tout est tranquille, la nuit est d'une extrême sérénité.

1 heure du matin. — Nous sommes à 2,700 mètres; nous nous maintenons à cette hauteur jusqu'au jour.

2 heures et demie. — Bien au-dessous de nous s'étend une brume compacte qui nous cache absolument la vue de la terre; un bruit que je ne peux comparer qu'à celui d'un train de chemin de fer en marche, nous fait croire que nous nous trouvons à proximité d'une ligne ferrée; mais ce bruit persiste jusqu'au jour et nous préoccupe.

6 heures un quart du matin. — Le jour commence à poindre; le ballon est redescendu à une hauteur d'environ 1,400 mètres; nous n'apercevons pas de terre à l'horizon, et au-dessous de nous s'étend... la mer! La mer, pour nous, c'est la mort! Ce bruit continu qui nous a fait croire à une ligne de chemin de fer, n'était autre chose que celui des lames.

6 heures et demi. — Perdus dans l'immensité, dépourvus de tout instrument qui nous permette de faire notre point et de reconnaître où nous sommes, et le vent nous poussant toujours vers le nord, nous préparons une dépêche pour la France: « 6 heu-

res et demie du matin, en pleine mer, ne voyant aucune côte. A la grâce de Dieu! » Nous confions cet adieu suprême à l'un de nos pauvres petits messagers; mais le brouillard, s'épaississant de minute en minute, nous fait renoncer au projet; nous réinté-grons tristement notre pigeon dans sa prison d'ossier.

11 heures et demie du matin. — Toujours même hauteur; beaucoup de navires passent en vue au-dessous de nous, mais nos signaux et nos cris d'appel restent inutiles; nous ne sommes ni vus ni entendus, ou plutôt la prodigieuse rapidité de notre marche ne permet pas aux marins de venir à notre secours; cette dernière hypothèse est la plus probable.

Nous étions alors considérablement redescendus, et l'aéroplane eut l'idée de laisser pendre le guide-rope dans toute sa longueur (120 mètres), dans l'espérance (insensée!) qu'un navire passant au-dessous de nous pût le crocher et arrêter le ballon; nous n'eûmes pas cette chance, et il nous fallut remonter péniblement le câble.

11 heures trois quarts. — Un gros navire dans l'est nous aperçoit et tire un coup de canon de détresse.

11 heures 55 m. — Une goëlette, la dernière que nous devions rencontrer sur notre route, nous signale; les marins sont sur le pont, nous faisant des signaux, manœuvrant pour nous porter secours; M. Rolier pèse sur la drisse qui correspond à la soupape; nous descendons rapidement à quelques mètres à peine au-dessus du niveau de la mer; mais là seulement nous nous apercevons de la vitesse vertigineuse de notre marche; les 3 minutes environ que nous avons mises à descendre ont suffi pour nous porter à plus de huit kilomètres de la goëlette. C'est alors que, comprenant l'impossibilité où nous nous trouvons d'être sauvés par un navire, nous nous décidons à remonter, et comme il ne nous reste plus qu'environ deux sacs et demi de sable que nous devons conserver pour un dernier et suprême effort, nous nous déterminons à sacrifier un sac de dépêches privées pesant environ 60 kilos; le ballon remonte à 3,700 mètres.

Midi 20 minutes. — Une brume extrêmement compacte nous enveloppe; à peine pouvons-nous distinguer notre ballon; l'abaissement de la température est excessif, et nous souffrons du froid; nos cheveux et nos moustaches, et surtout nos cils, ne sont plus que de petits glaçons. Le givre tombe d'une manière continue. Je suis obligé de sacrifier ma couverture pour couvrir et protéger mes pauvres pigeons.



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

XVI

M^{lle} Destigny ne s'en tint pas à un premier entretien avec le général Lafosse.

Elle revint chez lui le lendemain, et les premiers mots qu'elle prononça furent ceux-ci :

— J'empêcherai ce mariage!

— A votre aise, répliqua Lafosse; vous pouvez agir à votre guise. Pourvu que l'obstacle ne vienne pas de moi...

— Il est donc vrai que vous ne tenez pas à cette femme? dit M^{lle} Destigny.

— Combien de fois faut-il vous le répéter?

— Quelle est-elle?

— Une fort jolie femme, morbleu! répondit involontairement le général en caressant sa moustache.

Puis, se ravissant :

— Moins jolie que vous, toutefois, dit-il.

— Ainsi, vous me laissez libre de faire ce que je voudrai? reprit M^{lle} Destigny, poursuivant son idée.

— Carte blanche! dit Lafosse.

— C'est bien, murmura-t-elle.

Et M^{lle} Destigny sortit sans ajouter un mot.

— Que diable pourra-t-elle bien imaginer? se demanda Lafosse. Bah! cette colère tombera... J'étais comme elle il y a quelques jours, et maintenant...

Il sourit, et n'acheva pas.

C'est que le général Augustin-Martial Lafosse était en train de fournir un exemple de plus aux annales de la faiblesse humaine. Il s'était cru bien fort contre la marquise d'Ermel, et pourtant, sans se l'avouer tout à fait, il cédaient insensiblement au charme qu'il avait d'abord reconnu en elle.

Il avait obtenu de se présenter chez la belle veuve sous la formidable recommandation de Bonaparte. Dès la seconde visite, la *corée* s'était changée en distraction; elle devint bientôt un plaisir, puis une habitude.

De son côté, la marquise avait fini par envisager froidement sa position et par la raisonner avec calme. — Voulait-elle, oui ou non, rendre Chanvallon à la liberté? Oui, sans doute. Or, il n'y avait qu'un seul moyen pour cela. Peut-être Chanvallon l'eût-

il repoussé s'il l'eût connu; il ne fallait donc pas le lui faire connaître. C'était d'une bonne logique. La marquise évitait de la sorte tout débat de générosité, où sa fierté se fût compromise, et elle marchait au sacrifice dans toute la grandeur de son immolation.

Il suffirait plus tard à Chanvallon d'apprendre qu'elle avait eu la main forcée.

Voilà tout.

Était-ce bien tout?

N'y avait-il pas encore au fond de la conscience de Louise d'Ermel une autre raison pour accepter ce sacrifice, — une raison secrète, mystérieuse?

Evidemment oui.

Cette raison devait se trahir, à quelques jours de là, dans une conversation avec le général Lafosse.

Assise dans son salon, auprès d'une fenêtre ouverte, la marquise travaillait avec une apparente application à un ouvrage de broderie.

A ses côtés, Lafosse s'essayait au jeu, nouveau pour lui, du marivaudage.

Elle ne l'encourageait pas plus qu'il ne fallait, mais elle l'écoutait et le voyait sans déplaisir. Elle se faisait peu à peu à ce caractère ouvert.

La causerie avait roulé jusque-là entre eux deux sur des banalités, lorsque la marquise s'avisait de lui dire tout à coup :

— Aimez-vous le théâtre, général?

— Mais oui, répondit-il; il faut bien qu'un garçon passe ses soirées quelque part.

— Vous allez quelquefois aux Français? continua la marquise.

M. Rolier essaye de se hisser sur mes épaules pour arriver à fermer complètement l'appendice du ballon, le gaz se congelant et formant une fine pluie de neige qui tombait sans discontinuité sur nos têtes; il y réussit, mais le gaz se dilatant et remontant avec force vers la partie supérieure du ballon, M. Rolier craint qu'une explosion ne soit déterminée par la fermeture de la soupape, et remonte trois fois sur mes épaules pour ouvrir momentanément la soupape.

Une heure. — Le brouillard épaissit toujours, et, malheureusement pour nous, le froid emb'le devenant plus vif de minute en minute; c'est alors que, d'un commun accord, nous croyant absolument perdus, nous prîmes la résolution de faire sauter le ballon. Je ne prétends pas, mon commandant, justifier cet acte de désespoir, c'est-à-dire de faiblesse, mais je vous dois un récit sincère, et nous ne voulions pas souffrir plus longtemps.

Je donnai un dernier souvenir à ma patrie absente, à ma femme, à mes trois pauvres petits enfants, et l'aéronaute essaya à plusieurs reprises d'enflammer des allumettes; mais nos vêtements, nos semelles, tout ce qu'il frottait était tellement humide, qu'aucune allumette ne put prendre; je repris un peu de confiance, et nous nous dîmes: « Dieu ne veut pas nous abandonner! »

2 heures 20 minutes. — Le ballon redescend avec une grande rapidité, arrivés à une hauteur de 30 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, toujours dans la brume, nous apercevons la cime d'un sapin qui émergeait d'une épaisse couche de neige, la nacelle, presque instantanément, toucha terre, et l'aéronaute sauta, sans perdre un instant, au dehors; je voulus en faire autant, mais je me pris les pieds dans les cordes de l'ancre ou du guide-rope, et je me trouvais pendu, la tête en bas, en dehors de la nacelle, et le ballon, délesté d'une notable partie de son poids, remontait avec une extrême rapidité. Heureusement pour moi, M. Rolier put se cramponner au guide-rope, ce qui ralentit le mouvement ascensionnel. Je profitai du temps d'arrêt pour me dégager, et tous deux nous pâmes tomber d'une hauteur de vingt à vingt-cinq mètres dans une couche de neige récente, c'est-à-dire molle, d'un peu plus d'un mètre d'épaisseur. Nous étions sauvés, mais nous avions perdu notre ballon et nos pauvres pigeons.

Nous étions alors au vendredi 25 novembre 1870, il était 2 heures 25 minutes de l'après-midi; l'endroit où nous opérâmes notre heureuse descente s'appelle le Mont-Lid, tout à fait dans le nord de la

Norvège, par 62 degrés et quelques minutes de latitude nord.

LE RAVITAILLEMENT DE PARIS

La faim qui a livré Paris à la vaillante armée prussienne, sa fi'èle alliée, n'avait rien de commun avec cette sensation pleine de promesses qui vous prend quatre ou cinq heures après un léger déjeuner et qui donne à l'estomac l'impatience d'un dîner succulent.

La faim qui a fait tomber nos armes des mains était bel et bien ce qu'on peut appeler la *faim-famine*.

La grande cité était devenue un immense radeau de la Méduse sur lequel le Schaunard de la *Vie de Bohême* aurait inutilement cherché à faire pousser des truffes.

L'ami de Murger aurait semé dans nos rues de la graine de côtelettes et de beefsteacks, qu'il n'aurait récolté que des gastrites et des anémies.

Plus rien ne poussait derrière la devanture de nos marchands de comestibles et de nos épiciers. Abrités sous les glaces les plus luxueuses, comme sous les carreaux de vitres les plus enfumés, s'étiolaient seuls quelques rances pots de confiture, de rares et problématiques boîtes de conserve dont l'étiquette seule garantissait la pudeur.

Encore quelques jours, et après avoir dévoré les chevaux, les chiens, les chats, les rats, nous allions être réduits à nous manger les uns les autres.

Le cannibalisme nous réprgnait.

Nous avons préféré échanger nos forts, nos canons, nos fusils contre des bœufs, des moutons et des sacs de farine.

Nous n'avions plus à offrir à la patrie que notre consommation jusqu'à l'anéantissement. Le gouvernement de la défense a décidé que nous n'avions plus rien à souffrir. Il a signé la convention du 28 janvier qui autorisait, on sait à quel prix, le ravitaillement de Paris.

Nous sommes en pleine période de réapprovisionnement, et la France et le monde peuvent juger à quel point de pénurie notre résistance de plus de quatre mois avait réduit les magasins de l'Etat et ceux des particuliers.

A voir les chiffres que depuis une semaine publie l'*Officiel*, à lire le nombre des arrivages qui, du 1^{er} au 12 février sont entrés dans nos gares, il est facile de se convaincre que toute nourriture manquait à Paris.

Dans les douze premiers jours du mois il nous est arrivé :

6,920 bœufs;
8,854 moutons;
578 vaches;
590 porcs;
9,700,000 kil. de conserves de viandes diverses, jambons, lard;
2,600,009 kil. de poissons;
600,000 kil. de beurre et graisses;
470,000 kil. de fromage.

C'est là, avec quelques moutons en moins, le menu d'une semaine.

Eh bien, malgré ces quantités qui paraîtraient respectables même à une capitale comme Berlin, on payait encore, le 14 : le bœuf, à raison de 5 francs la livre; 4 francs une côtelette de mouton; le porc, 4 francs; 3 fr. 50 le beurre; 1 franc un quart de gruyère.

Le prix du poisson était variable comme l'humeur des Prussiens qui arrêtent aujourd'hui un convoi qu'ils ont laissé arriver hier, qui font rétrograder le soir un train dont ils avaient autorisé la libre circulation le matin.

La rareté de la marchandise, viande comestible, est encore si constante que les marchands tiennent très-haut leurs prix sans se soucier de la concurrence.

L'ensemble des farineux panifiables ou leurs équivalents donne un total qui a permis de supprimer le rationnement chez les boulangers et par conséquent les stations qu'il fallait faire à leur porte pendant de mortelles heures pour obtenir les 300 grammes de pain noir auxquels nous étions réduits dans les derniers jours.

Paris a reçu dans la première duodécade du mois :

10,407,000 kil. de grains;
23,900,000 kil. de farines;
2,700,000 kil. de biscuit;
4,000,000 kil. de pommes de terre et légumes;
400,000 kil. de fruits.

En tout 340,000 quintaux de farineux ou de légumes, soit la consommation normale de quarante et un jours.

Pour ce qui est du combustible nous sommes moins heureux avec les

4,197,000 kil. de houille
907,000 kil. de coke
reçus jusqu'à présent; c'est à peine si nous en avons pour trois jours et le temps s'est remis au froid et à l'humide. Et nous n'avons plus de bois. Et nous avons grand besoin que le blanchissage, les forges,

Lafosse leva les yeux sur elle avec une certaine inquiétude.

— Oui, répondit-il; quelquefois... comme à l'Opéra, comme partout.

— On parle beaucoup en ce moment des débuts d'une jeune actrice, M^{lle} Destigny ou Destilly, je crois... La connaissez-vous?

— Moi!

Pour le coup, le général Lafosse se sentit décontenancé. Il regarda une seconde fois la marquise, mais il ne remarqua rien de particulier dans son regard ni dans son accent.

Néanmoins il crut flairer un piège.

— Pourquoi m'adressez-vous cette question? dit-il.

— Curiosité pure... Tous les journaux s'entretenaient avec éloge de cette demoiselle et des espérances qu'elle donne. Comment est-elle?

— S'il vous plaît?

— Je vous demande quel genre de physionomie elle a... Ah çà! général, d'où vous vient votre air étonné? Vous me regardez comme si mes interrogations vous inspiraient de la méfiance.

— Quelle idée! s'écria Lafosse en s'efforçant de sourire.

— Alors, répondez-moi.

— Avec empressement, madame.

— Est-ce une brune ou une blonde, cette Destigny?

— Brune, je crois... Oui, brune.

— C'est la couleur ordinaire des tragédiennes... Sa taille?

— Asses élancée, autant qu'il m'en souviene.

— Et sans doute, poursuivit la marquise, un port majestueux, des gestes mesurés, une voix sonore, à la façon des princesses ou des reines qu'elle représente. Je la vois d'ici, votre tragédienne.

Cette fois encore, Lafosse chercha à lire sur son visage le sens qu'elle appliquait à ces mots: *Votre tragédienne*.

Mais le visage de la marquise continua à demeurer impénétrable.

Elle reprit :

— Ai-je complété le portrait de M^{lle} Destigny?

— Vos dernières touches manquent d'exactitude, répondit le général; M^{lle} Destigny n'a rien d'outré dans la physionomie ni dans la démarche. On peut même dire que sa qualité principale est la simplicité. Elle ne cherche pas à s'imposer, quoi qu'elle joue avec beaucoup d'âme et de sentiment.

— A vous entendre, le Théâtre-Français aurait trouvé une perle en elle.

— Une perle, non, mais une fleur d'un charme tout particulier.

La marquise se tut.

Lafosse respira plus à l'aise, croyant l'interrogatoire épuisé.

Il se trompait, car, au bout d'un instant, la marquise lui adressa brusquement ces mots :

— Est-elle sage?

Lafosse était si loin de s'attendre à cette question qu'il demeura bouche bée, ne sachant que répondre.

— Vous ne m'avez pas entendu? reprit-elle.

— Si fait, balbutia-t-il.

— Eh bien?

— C'est que... je manque de renseignements.

— Je me serai mal exprimée. J'ai voulu savoir quelle réputation on lui donnait.

— La meilleure, oh! la meilleure! répondit Lafosse.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire, murmura la marquise; on m'a parlé d'une liaison...

Lafosse rougit jusqu'au sang; cette fois il se crut deviné.

— Une liaison? répéta-t-il machinalement.

— Avec une personne de son théâtre.

Il était écrit que le pauvre Lafosse devait passer par toutes les nuances de l'étonnement.

Mensonge! répliqua-t-il vivement; calomnie! rien de semblable n'est parvenu à mes oreilles.

A moitié rêveuse, la marquise ne remarqua pas l'accent chaleureux avec lequel il défendait M^{lle} Destigny.

— Je conviens, dit-elle, que toutes ces choses ne me regardent guère... Où la curiosité ne va-t-elle pas se nicher?... N'importe, je veux voir cette actrice. Général, je compte sur vous pour me prévenir la prochaine fois qu'elle jouera.

— Rien de plus facile.

— Ce soir-là ma loge sera ouverte à mes amis, ajouta-t-elle en lui adressant un gracieux sourire.

Le général Lafosse s'inclina d'un air reconnaissant.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

la serrurerie, les ateliers à moteurs à vapeur puissent donner du travail à ceux que la guerre fait chômer depuis six mois et qui chargent individuellement le budget de 1 fr. 50 c. d'indemnité quotidienne.

Maintenant que nous avons du pain sur la planche que les charbons de l'Angleterre, de la Belgique, du Nord, du centre et même du midi de la France se mettent de moitié avec le travail pour détourner de nous la misère.

Dans le ravitaillement de Paris, la ville de Londres a tenu à honneur de nous envoyer les premières subsistances. Les premiers convois de secours alimentaire et fraternel nous sont arrivés par la gare du Nord. Les denrées anglaises ont été déjà distribuées dans les boucheries municipales, et plus d'un ouvrier, en recevant la quote-part qui lui venait du peuple anglais, se demandait s'il ne vaudrait pas mieux pour les nations entretenir leurs amitiés par des petits cadeaux de ce genre que de raviver les vieilles haines en échangeant bombes, boulets, mitraille et misère.

Après Sedan, les Prussiens auraient dû le comprendre ainsi; mais alors, pour la plus grande gloire du nouvel empereur d'Allemagne, on n'aurait pas continué à se massacrer les uns les autres, on n'aurait bombardé ni le Panthéon, ni les hôpitaux, ni le Jardin des Plantes; et Paris n'en aurait pas été réjoui à capituler ou à se laisser mourir de faim.

LÉO DE BERNARD.

PARIS ASSIÉGÉ

La scène qu'on va lire est rétrospective; elle date de novembre, c'est-à-dire du temps où la garde nationale n'avait pas franchi l'enceinte. On était déjà



Le bétail de ravitaillement, traversant les rues — Aspect du boulevard Saint-Michel, le 14 février.

loin de la honteuse époque où notre milice était renvoyée au soleil couchant de son unique poste de l'Hôtel-de-Ville, mais on n'était pas encore au jour glorieux où nos soldats citoyens montraient devant Buzenval et Montretout qu'ils sauraient verser leur sang pour la patrie. Les seuls ennemis qu'on eût à combattre étaient alors l'ennui, le froid et l'humidité.

LA NUIT AU POSTE

Scène orageuse.

PERSONNAGES

Le Lieutenant.	MM. Moussu.	} Gardes nationaux de la 13 ^e comp. du 301 ^e bataillon(1)
Le Sergent.	Vachelet.	
Premier Caporal.	Roffart.	
Deuxième Caporal.	Bontemps. Duval.	

Factionnaires, dormeurs.

(Le théâtre se présente un corps de garde improvisé dans le rez-de-chaussée d'une maison, vis-à-vis du rempart. Au fond, un lit de camp, sur lequel s'allongent une douzaine de dormeurs.)

SCÈNE I.

MOUSSU (restant). — Brrr! Messieurs, je vous annonce un vent du nord carabiné. Après la pluie de cette après-midi, cela n'a rien de réchauffant.

VACHELET. — Et dire que nous avons un pècle qui ne sert à rien!

MOUSSU. — Ce ne serait pas à faire.

LE SERGENT. — Monsieur Vachelet, vous avez entendu comme moi le major du secteur. Il a re-

(1). On sait que ce bataillon comique est dissous depuis longtemps.



Gare du Nord. — Arrivage des farines et transbordement des convois de Londres offerts à la ville de Paris. — (Dessin d'après nature de M. G. Janet.)

LE RAVITAILLEMENT DE PARIS



commandé expressément de ne pas faire de feu. Vous savez qu'il y a un dépôt de cartouches à côté.

MOUSSU. — Eh bien alors! pourquoi la femme du gardien des cartouches fait-elle la cuisine ar-dessus? S'il y a réellement du danger, doit-il lui être permis de nous faire de la soupe à l'oignon?... Je vous le demande. Il faut que la justice soit pour tous la même. Je n'connais que ça.

LES GARDÉS NATIONAUX. — Bravo, Moussu! Moussu a raison.

MOUSSU (*animé*). — Et pour commencer, je vais aller chercher du bois. (*Il sort.*)

PREMIER CAPORAL. — Voyons, messieurs, voici l'heure de relever. (*D'une voix forte*). Numéro huit?

UN GARDE. — Présent!

PREMIER CAPORAL. — Numéro neuf?

VACHELET. — Présent! Mais je vous déclare une chose: c'est que je ne prendrai la faction que dans une demi-heure.

PREMIER CAPORAL (*stupéfait*). — Dans une demi-heure!

VACHELET. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. A ma dernière faction, on m'a laissé une demi-heure en trop, et il faut que je me rattrape.

PREMIER CAPORAL. — Quand cela?

VACHELET. — A notre dernière faction, je devais être relevé à midi; on a eu la lâcheté de ne venir qu'à midi et demi.

PREMIER CAPORAL. — Oh! la lâcheté.

VACHELET (*très-haut*). — Oui, la lâcheté... Moi, je suis pour la justice, comme Moussu. Je ne demande pas mieux de faire mon affaire, mais je veux que tout le monde soit de même.

SCÈNE II

Les mêmes. Le lieutenant

LE LIEUTENANT. — Eh bien! messieurs, que se passe-t-il?... Nous sommes donc en insurrection?

PREMIER CAPORAL. — Encore M. Vachelet qui fait des siennes.

VACHELET (*avec animation*). — Oui, je suis, je serai toujours pour la justice...

LE LIEUTENANT (*avec un ton oratoire*). — En principe, monsieur Vachelet, vous auriez quelque motif de plainte. Je vous ai entendu de mon cabinet (*souriant*), ce qui n'est pas difficile (*sérieux*). Mais vous avez tort d'accuser le caporal. L'autre fois, j'avais remarqué l'inexactitude dont vous vous plaignez. Mais c'est à vos camarades et non au caporal qu'il en faut attribuer la cause. Si vous ne vous entendez pas pour la régularité du service, que voulez-vous que nous fassions? (*Avec un ton insinuant*). Allons, tout est arrangé pour cette fois. M. Vachelet voudra bien se rendre à son poste.

(*Vachelet fait entendre un sourd grognement.*)

PREMIER CAPORAL. — Voyons, Messieurs, continuons l'appel... Nous avons perdu déjà du temps. Numéro dix?...

UN GARDE. — Il était là tout à l'heure.

PREMIER CAPORAL (*crescendo*). — Numéro dix?

SCÈNE III

Les mêmes. Moussu entre, en traînant une forte pièce de bois

MOUSSU. — Place au combustible! Voilà de quoi se rôtir les mollets.

DEUXIÈME CAPORAL. — Merci du peu! c'est un arbre que vous apportez là.

MOUSSU. — Un arbre, je ne dis pas. Mais si le bois est long, la nuit est longue aussi.

DEUXIÈME CAPORAL. — D'où cela vient-il?

MOUSSU. — Du chantier d'à côté.

DEUXIÈME CAPORAL. — C'est un vol.

MOUSSU. — Un vol! un vol!!! Mon petit caporal, allez donc faire un tour là-bas, et vous verrez au moins une vingtaine de particuliers qui en prennent plus gros que moi. Et ceux-là ne montent pas leur garde, allez!... Ah! mais non, tous pillards, tous voleurs. (*Il commence à fendre son bois à coups de sabre.*)

PREMIER CAPORAL. — Je ne dis pas. Mais il faut relever... Voyons, monsieur Moussu, je vous en prie... Il n'y a donc pas moyen de s'entendre ici?... (*Criant très-haut*). Numéro dix? Voici la troisième fois que j'appelle... Personne ne répond? (*Silence prolongé*). C'est désolant. Pour le service qu'on demande ici, c'est le cas de dire, moins on en a, moins on en veut.

UN DORMEUR. Il n'y a donc pas moyen de reposer ici? quel charivari!

1^{er} CAPORAL. Pour la deuxième fois, le numéro dix n'y est pas?

LE SERGENT. Mais si vous l'appeliez par son nom... Voyez donc la liste de présence.

1^{er} CAPORAL, *cherchant*. C'est que, justement, le nom n'y est pas.

LE SERGENT. Bah!... Monsieur Moussu apportez donc le falot. On n'y voit goutte ici. Quel numéro dites-vous?

UN DORMEUR, *exaspéré*. Dix! nom d'un petit bonhomme! Dix, voici assez longtemps qu'on le corne.

LE SERGENT, *cherchant*. Dix... Dix... Effectivement, il n'y a pas de nom.

2^e CAPORAL. Ce doit être M. Venelle. Il me semble qu'il est parti dès notre arrivée. On n'aura pas eu le temps de lui demander son nom.

VACHELET. Parbleu! c'est toujours comme cela que ça se joue. Il y en a qui font tout, et les autres rien... Ma parole d'honneur, si ça continue, je m'esbigne à mon tour... C'est dégoûtant.

LES GARDÉS, *en chœur*. C'est vrai! c'est vrai!

Voix lamentables au dehors. Caporal de pose! caporal de pose!

LE SERGENT. Qui est-ce qui crie là-bas?

1^{er} FACTIONNAIRE, *entr'ouvrant la porte*: On est donc sourd par ici? Voilà vingt minutes que l'heure a sonné... Où est le caporal?

1^{er} CAPORAL, *furieux*. C'est à donner sa démission sergent, je vous prends à témoin. Que voulez-vous que je fasse?

LE SERGENT. Eh bien! passons le dix. Nous verrons après... Monsieur Moussu, je vous en prie, un peu moins de bruit avec votre sabre. Vous reprendrez votre besogne après... Caporal, continuez.

1^{er} CAPORAL. Numéro onze!... douze!... treize!... quatorze!... (*Les appelés viennent se ranger successivement*). Comme le dix a manqué, le quinze marchera pour cette fois... Voyons! Le numéro quinze?

LE NUMÉRO QUINZE. Me voilà. Mais cependant, si je n'y étais pas! Je ne devais prendre la faction qu'à neuf heures. C'est sur le tableau. Cependant, vous me la faites prendre à huit. Tout se trouve dérangé par le fait d'un seul.

1^{er} CAPORAL. Je vous le dirai encore une fois: Que voulez-vous que j'y fasse?

(*Voix lamentables au dehors*): Caporal de pose!!!

1^{er} FACTIONNAIRE, *entr'ouvrant la porte*. Je vous préviens que je lâche tout si on ne vient pas... Il est huit heures et demie. Ça n'a pas de nom.

1^{er} CAPORAL. Vous entendez, messieurs... Voyons en route! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

Les mêmes. Le lieutenant.

LE LIEUTENANT. Sergent, où est le caporal de pose?

LE SERGENT. Il est parti à la minute, mon lieutenant.

LE LIEUTENANT (*regardant sa montre*). C'est trop tard. Vous êtes chef de poste, vous ne deviez pas souffrir un tel oubli.

LE SERGENT. Si vous croyez que c'est facile...

LE LIEUTENANT. Vous êtes sergent ou vous ne l'êtes pas, que diable! Un chef de poste ne doit recevoir aucune observation.

LE SERGENT. Pourquoi m'en faites-vous alors?

LE LIEUTENANT. Sergent! vous vous oubliez.

LE LIEUTENANT (*ironiquement*). Moi, je n'oublie rien. Je me rapelle ce que vous dites, voilà tout.

UN DORMEUR. Allons! c'est fini. Il n'y aura pas moyen de dormir ici.

LE LIEUTENANT (*au sergent avec dignité*). C'est assez. Vous êtes impoli. J'en informerai le capitaine.

LE SERGENT. Informez qui vous voudrez. Ça m'est bien égal!

LE LIEUTENANT. Assez, je vous le répète. (*Il sort.*)

SCÈNE V

DUVAL (*descendant du lit de camp*). Décidément, on ne peut pas fermer l'œil ici. Sergent, voulez-vous faire une partie de piquet?

LE SERGENT. Je vous remercie, monsieur Duval... Je suis trop énervé... Quand on voit des cho-

ses pareilles, c'est à dégoûter du service. Je sais bien qui rendra ses galons.

DUVAL. Bah! vous les garderez, comme les autres fois. On les connaît, vos démissions.

MOUSSU. Duval a raison. Vous êtes un tas d'ambitieux. Quand on est dans les honneurs, il faut en supporter la peine.

LE SERGENT. Ils sont propres, vos honneurs!

MOUSSU. Vous vous êtes laissé nommer cependant, mon vieux.

DUVAL. Ils sont tous comme cela... C'est à qui aura l'air de cracher sur ses sardines, et puis, pour changer, ils les gardent tout de même.

LE SERGENT. Eh bien! vous verrez cela demain. Aussi vrai que...

DUVAL. C'est bon! C'est bon!... Alors, décidément le piquet ne vous dit rien.

LE SERGENT. Je vous remercie.

MOUSSU (*bas à Duval*). Il est vexé. (*Haut*). Hé bien! dormons.

(*Silence prolongé, interrompu par un ronflement très-sonore.*)

1^{er} DORMEUR. Il est dit qu'on ne reposera pas ici. Qui est-ce qui se permet de ronfler de la sorte?

2^e DORMEUR. Comment! vous n'avez pas reconnu le nez de Duval.

1^{er} DORMEUR. Attendez un peu. (*Il siffle à plusieurs reprises.*)

DUVAL (*s'éveillant*). Va-t-on rester tranquille! Qui est-ce qui siffle ici?

1^{er} DORMEUR. Elle est bien bonne, celle-là... C'est pour vous empêcher de ronfler, il le faut bien.

DUVAL. Moi, ronfler! Jamais! (*Il se rendort et recommence à ronfler de plus belle.*)

SCÈNE VI

Les mêmes. Raflard, Bontemps.

RAFLARD. Bonsoir, messieurs. On se chauffe donc ici?

MOUSSU. C'est-à-dire qu'on va se chauffer. Prêtez-moi donc votre sabre, monsieur Raflard. Le mien est tout ébréché. Ce bois est d'un dur!

RAFLARD. Merci!

MOUSSU. Comment, vous, un quincailleur, vous allez faire des façons? Alors, c'est que vous avez peur; vous fournissez des lames encore plus mauvaises que la mienne.

RAFLARD (*piqué*). Vous allez voir ça, blagueur! (*Il dégoîne et frappe à grands coups le bois, qui finit par se séparer en deux.*)

UN DORMEUR. Avez-vous fini à la fin?

MOUSSU. Enchanté de votre vigueur, monsieur Raflard!... Mes compliments!... On voit que vous avez bien diné... Cela vous a donné du poignet.

RAFLARD (*se rajustant*). Pour ce que j'ai mangé, ce n'est pas la peine d'en parler.

BONTEMPS. Où avez-vous été?

RAFLARD. A la cantine, comme tout le monde.

BONTEMPS. Tout le monde, si vous voulez, mais pas moi... J'en ai eu assez de ce matin... une ignoble baraque. De la boue jusqu'aux genoux, de la pluie comme dans la rue; avec cela une fumée à vous rendre aveugle.

RAFLARD. C'est égal, la soupe était bonne, et le bœuf aussi.

BONTEMPS (*avec mépris*). Le bœuf!... dites le cheval, cher ami!

RAFLARD. C'était du bœuf, s'il vous plaît; j'en suis sûr, et vous n'en pourriez pas dire autant du *Panier fleuri*, où vous avez été sûrement ce soir.

BONTEMPS. Certainement que j'y ai été au *Panier*, qu'on y est mille fois mieux qu'à votre sale cantine.

MOUSSU. On sait ce que ça coûte aussi.

RAFLARD. J'en ai eu pour mes deux francs vingt, c'est vrai; mais je dis et je maintiens que c'est encore moins cher que vos vingt-trois sous de la cantine... Au moins on a du linge.

MOUSSU (*avec ironie*). Et avec le linge, qu'est-ce qu'on vous a donné à manger?

BONTEMPS. Nous avons eu un potage pas mauvais, un excellent bifteck.

MOUSSU. De bœuf?

BONTEMPS. Oui, de bœuf. Qu'est-ce qu'il y a de si étonnant?

MOUSSU. Si vous disiez un bifteck d'âne, vous seriez plus dans le vrai.

BONTEMPS. Laissez-moi donc tranquille! A vous entendre, on ne mangerait partout que de l'âne... Que diable! il n'y en a pas tant à Paris.

MOUSSU (*riant*). Hé! hé! il y en a peut-être plus que vous ne croyez.

BONTEMPS. Comment l'entendez-vous, monsieur Moussu?

RAFLARD. Voyons, messieurs, voyons... pas de mauvaise plaisanterie!

MOUSSU. C'est étonnant comme il y a des gens qui prennent la mouche!... Parlez-leur d'âne, ils croient tout de suite qu'il s'agit d'eux.

RAFLARD. Messieurs, je vous en prie!

BONTEMPS. Soyez tranquille, monsieur Raflard, je me respecte trop pour répondre.

MOUSSU. Si vous vous respectez, vous êtes le seul, alors.

BONTEMPS. Répétez ce que vous venez de dire!

RAFLARD. Messieurs!!!

UN DORMEUR (*furieux*). Allez-vous vous taire, nom d'un nom!

RAFLARD. Tenez, voici celui qui parle le mieux. Faisons comme lui et tâchons de dormir. (*Il s'approche du lit de camp.*) Eh bien! qui est-ce qui a pris ma place. Donnez donc des numéros aux gens pour qu'ils prennent ceux des autres. (*Criant*) Hé! monsieur!... monsieur!! pardon de vous déranger, mais vous avez ma place. (*Le dormeur ne bouge point.*) Etes-vous sourd? (*Même silence.*) Mais, Dieu me pardonne, c'est dans ma propre couverture qu'il se cache. Pour le coup, c'est trop fort. (*Il tire la couverture en secouant le dormeur qui s'écrie: On a donc juré de ne pas nous laisser une minute de repos ici.*)

SCÈNE VII ET DERNIÈRE

Les mêmes. Vachelet.

VACHELET. Vite, le falot! Il y a tellement de boue là-haut, qu'on n'en démarre point. Le caporal s'est étalé deux fois; M. Roussin a giissé le long de l'escalier du talus. Il ne peut pas se relever. On craint qu'il ne se soit cassé quelque chose.

(*On sort en tumulte.*)

LORÉDAN LARCHEY.

OUVERTURE DU PARLEMENT ANGLAIS

DISCOURS DE LA REINE

Milords et Messieurs,

A l'époque d'une telle importance pour les destinées futures de l'Europe, je désire tout particulièrement profiter de vos conseils.

La guerre qui a éclaté au mois de juillet entre la France et l'Allemagne s'est prolongée jusque dans ces derniers jours avec une fureur non interrompue et sans exemple, et ses ravages peuvent se renouveler dans quelques jours, à moins que la modération et la prudence, surmontant tous les obstacles, ne guident les conseils des deux puissances dont la prospérité est si vitalemment intéressée.

Au moment où vous vous êtes séparés, j'ai promis d'apporter une attention constante au sujet des obligations des États neutres, et j'ai fait tous mes efforts pour empêcher l'extension du théâtre de la guerre et pour coopérer, si l'occasion s'en présentait, au rétablissement d'une paix prompte et honorable.

Conformément à la première de ces déclarations, j'ai soutenu les droits, fidèlement accompli les devoirs de la neutralité. La sphère de la guerre ne s'est pas étendue au-delà des deux pays qui y étaient engagés dès l'origine.

Maintenant avec soin la cordialité de mes rapports avec chacun des belligérants, je me suis abstenue de tout ce qui aurait pu être interprété comme une intervention gratuite ou non justifiée entre les parties, dont l'une ou l'autre ne s'était montrée disposée à proposer des conditions d'arrangement susceptibles d'être acceptées par son adversaire.

J'ai été à même en plus d'une occasion de contribuer à mettre en communication confidentielle les représentants des deux pays en lutte; mais, jusqu'à ce que la famine ait forcé Paris à se rendre, on n'avait obtenu aucun résultat. L'armistice, qu'on utilise pour la convocation d'une Assemblée en France, a amené un temps d'arrêt dans les souffrances humaines, qui ne faisaient que s'aggraver de part et d'autre, et a fait renaître l'espoir d'un arrangement complet.

Plaise à Dieu que cette suspension d'armes aboutisse à une paix compatible avec les intérêts de deux grandes nations: sûre, honorable et propre à donner l'espoir d'une grande durée!

C'est à mon grand regret que je me suis trouvée dans l'impossibilité d'accréditer mon ambassadeur d'une façon formelle auprès du Gouvernement de la défense nationale qui existe en France depuis la révolution de septembre; mais ni la bonne harmonie, ni le caractère officiel des relations entre les deux États n'en ont été nullement altérés.

Le roi de Prusse a accepté le titre d'empereur d'Allemagne, sur les instances des autorités supérieures de la nation. Je lui ai adressé mes félicitations à propos de cet événement, qui témoigne de la solidité et de l'indépendance de l'Allemagne, et qui, je l'espère, contribuera à la stabilité de l'équilibre européen.

Je suis entrée en correspondance avec les autres puissances de l'Europe, pour faire respecter l'inviolabilité des traités, et pour écarter toute fausse interprétation relative à leurs engagements obligatoires. Les puissances qui ont participé au traité de 1856 sont convenues de réunir une conférence à Londres.

Cette conférence a depuis quelques temps commencé ses travaux, et j'ai la confiance que ses délibérations auront pour résultat le maintien du principe de droit public et la politique générale qui forment les bases du traité, et qu'en même temps, par la révision de quelques-unes de ses dispositions, dans un esprit de loyauté et de conciliation, elles aboutiront à une coopération cordiale des puissances par rapport à la question d'Orient.

Je regrette de n'y voir point siéger un représentant de la France, qui était une des parties principales du traité de 1856, et qui doit toujours être regardée comme un membre principal indispensable de la grande famille européenne.

A différentes reprises ont surgi plusieurs questions importantes qui ne sont pas encore réglées, et qui affectent essentiellement les relations entre les États-Unis et les territoires et les populations de l'Amérique britannique du Nord. Je mentionnerai, entre autres, celle qui concerne les pêcheries, qui réclame une prompt solution, de peur que l'indiscrétion de certains individus ne vienne troubler les bons rapports de voisinage qu'il importe tant, à tous égards, de conserver et d'entretenir.

C'est pourquoi j'ai entamé des pourparlers amiables avec le président des États-Unis, dans le but de déterminer le mode le plus convenable de traiter ces questions.

Le campement des spahis au Cours-la-Reine

J'étais arrivé de la veille à Constantine. Nous étions au mois d'août et le soleil africain semblait pris d'une congestion ignée tellement ses rayons implacables dardaient leurs feux sur la tête des nouveaux débarqués.

Le ciel était d'un bleu à faire pâlir l'habit neuf d'un roi de Prusse. Le ton des terres sablonneuses, que ne sauraient rafraîchir les eaux rares du Rummel, s'enlevait en jaune d'or pailleté sur les teintes brunes des rochers.

Au sud de la colline sur laquelle est bâtie à pic la ville de Constantine, dans une vaste plaine, étaient réunis plusieurs régiments. Le général Youssouf passait une revue.

C'était là une curiosité locale et, malgré la chaleur, je me fis un devoir de m'acheminer jusqu'au champ de manœuvres.

Placé sur un tertre, je jouissais de ce spectacle mi-

litaire où les couleurs voyantes du costume sont si bien appropriées au climat.

Les turcos exécutèrent les mouvements voulus.

Mais après les tirailleurs algériens, vint le tour des spahis, de ces cavaliers indigènes au teint bronzé, aux larges pantalons bleus, au vaste burnous blanc doublé de rouge. Vissés, pour ainsi dire, sur leur haute selle arabe, chaussés de leurs bottes plissées en maroquin rouge, maniant, sans avoir l'air de tirer sur la bride, leurs petits chevaux nerveux, ces cavaliers étaient bien les fils du désert.

A un moment donné les trompettes sonnèrent la charge et je vis alors le régiment entier s'élaner au galop. La rapidité de la course faisait courber les spahis sur l'encolure de leurs chevaux, tandis que leurs burnous blancs doublés de rouge flottaient au dessus de la croupe. L'allure était vertigineuse et à suivre le régiment entier dévorant la plaine, on aurait dit une mer mouvante faite de neige et de sang.

Les naseaux des chevaux fumaient, et les yeux ardents des cavaliers semblaient chercher devant eux un ennemi invisible contre lequel ils couraient le sabre haut.

Cette charge de spahis fut pour moi un merveilleux spectacle dont je revois encore les magiques couleurs. J'en fus enthousiasmé et l'impression qu'il produisit sur moi ne sortira jamais de ma mémoire.

Hélas! je les ai revus hier, ces brillants spahis qui, comme d'autres enfants de la France, étaient venus ici pour arracher Paris aux Prussiens. Ils sont campés aux bords de la Seine, sur le Cours-la-Reine. Ils n'ont rien perdu de leur fierté native, quoique déjà les teintes de la mélancolie assombrissent par moment leurs traits accentués. Mais combien ils promènent tristement leur nostalgie sous notre ciel froid et brumeux! Quels pas allanguis ils traînent sur ces trottoirs qui suent la boue avec l'humidité!

Que je les ai plaints ces courageux enfants de notre Afrique, qui semblent porter leur part des douleurs qui accablent la patrie; qui au lieu de laisser flotter au vent les riches couleurs de leurs burnous nationaux, s'enveloppent dans ce manteau, transis de froid et de tristesse.

Tant que la lutte a duré, tant qu'a parlé la poudre, ils ne sentaient ni les rigueurs de l'hiver, ni la pluie qui les transperçait. Comme nous ils aiment la bataille, et le bruit du canon leur tient lieu de soleil.

Mais aujourd'hui que l'armistice, que la convention de Paris les condamne au repos, à l'inaction, ils sont tristes de ne plus voir leur ciel de feu échauffer le sable de leurs plaines, ils regrettent leurs courses à fond de train à travers leurs vallées sans fin, et leurs *fantasias* qu'ils exécutaient si brillamment au champ de manœuvre de Mustapha, à Alger, ou bien au pied de la colline sur laquelle se dressent les murs de Constantine.

Qu'ils se consolent. Les beaux jours reviendront.

MAXIME VAUVERT.

LE VISA DES LAISSEZ-PASSER

Le pont de Courbevoie est, avec le pont de Sèvres, celui d'Asnières et les portes de Saint-Denis, un des points par lesquels les Prussiens nous permettent de sortir de la zone parisienne. Encore n'est-il pas donné à tout le monde de quitter ces murailles qui durant cinq mois nous ont servi de prison.

Les formalités exigées par la police de M. de Bismark ne sont pas des plus simples. On a édicté plusieurs formules officielles auxquelles ont dû se soumettre les plus pressés.

Aujourd'hui, on a simplifié les choses. Pourvu que vous soyez porteur d'une feuille imprimée sur laquelle sont indiqués vos nom, prénoms, âge, qualité, le motif du voyage, la durée de votre excursion; pourvu que cette feuille soit signée du préfet de police et du chef d'état-major du général Vinoy; pourvu que sur le double de cette feuille soient répétés en caractères allemands les mêmes indications sur votre individualité; que ce double



LES AVANT-POSTES. — Aspect du pont de Neuilly depuis l'armistice. — Visa des laissez-passer. — (Dessin d'après nature de M. Vierge.)

original tudesque porte la signature des deux autorités germaniques dont le titre et les fonctions correspondent au titre et aux fonctions des autorités françaises; pourvu que vous soyez patient de caractère, et que vous ne sentiez pas le patriotisme français bouillonner et déborder à la vue d'un casque prussien, ou d'une chenille noire de Bavière, alors, mais seulement alors vous avez le droit de vous présenter aux avant-postes allemands.

Sur le pont de Courbevoie, qu'on passait jadis si

gaïement pour aller de Neuilly manger une fraîche friture sur le bord de la Seine, vous êtes arrêté par un cordon de soldats prussiens qui occupe le milieu de cette voie. Vous exhibez au premier soldat venu votre laissez-passer. Le Germain victorieux le regarde, le lit, confronte votre visage avec le signalement écrit, analyse votre nez, votre front, votre bouche, votre menton; détermine la couleur de vos cheveux, de vos sourcils et de votre barbe; suppute votre âge et votre taille; vérifie les signa-

tures, passe votre double feuille de papier imprimé à son sergent, qui, à son tour, la transmet à l'officier de service. Si tout est en règle, au bout d'un quart d'heure on vous permet de franchir les lignes prussiennes, et vous allez à la destination indiquée sur votre feuille de route. Mais s'il vous est prescrit de passer à gauche, ne vous avisez pas de glisser à droite, car immédiatement vous seriez hêlé en allemand et ramené dans le bon chemin, à la manière allemande, c'est-à-dire sans politesse et



LES DÉFENSEURS DE PARIS. — TYPES. — Campement de spahis au Cours-la-Reine, après la signature de l'armistice.



LES DÉFENSEURS DE PARIS. — TYPES. — Campement des mobiles de la Côte-d'Or dans l'ancienne ambulance du Luyembourg. — (Dessin d'après nature de M. Lançon.)

MADEIR 18

avec accompagnement de coups de crosse de fusil dans les reins.

Si par hasard votre figure dénote une certaine éducation acquise; si votre attitude digne, mais froide, révèle que vous appartenez à la classe à laquelle n'est pas applicable la schlague, ne soyez pas étonné de voir arriver à vous le commandant du poste, le sourire, et le sourire bienveillant aux lèvres. Cet officier vous fait pour ainsi dire accueil. Il vous tend la main. Il sera neureux de presser la vôtre.

Ces Allemands ont lu dans les livres que le Français n'avait pas de rancune et ils s'imaginent que nous avons le caractère assez bien fait pour leur serrer, sans avoir envie de la briser entre nos doigts, cette main qu'ils nous présentent toute dégouttante encore du sang de nos frères. Attendez au moins, messieurs les Prussiens, que le gazon du printemps ait poussé sur les tombes que votre haine a creusées si profondément autour de Paris et dans le pays entier. Ayez la pudeur de la victoire et ne criez pas comme je ne sais quelle de vos gazettes: l'Allemagne et la France vont maintenant *marcher la main dans la main*.

C'est peut être votre politique, mais tel n'est pas encore notre sentiment.

La morgue des soldats, l'obséquiosité familière des officiers ont rebuté quelques-uns de nos amis qui, pris une première fois à l'hypocrite *anodinité* dulaissez-passer, s'étaient laissés aller à courir respirer l'air de leurs jardins suburbains. Ils ont passé sous les fourches caudines d'une politesse que les Germains cherchent à nous emprunter mais qu'ils ne parviendront jamais à acquérir. Ils ont fait l'épreuve d'un voyage extra-muros, mais tous ont bien juré qu'on ne les y prendrait plus.

Malheureusement il s'en trouve de moins délicats et chaque jour il y a foule sur le pont de Courbevoie.

MAXIME VAUVERT.

LA FRANCE DEVANT L'EUROPE

Le *Moniteur Universel* de Bordeaux du 31 janvier reproduit cette page très-éloquente d'un volume publié à Florence par M. Michelet: *la France devant l'Europe*:

L'Europe, qui en 1815 avait, malgré les Prussiens, rejeté l'idée du démembrement de la France, en 1870 n'en fut nullement éloignée, trouva naturel que la Prusse lui arrachât sa frontière de l'Est, cette France d'Alsace et de Lorraine, sans laquelle le centre découvert n'a plus de sécurité.

Elle fut, en 1815, relativement clémente, après tant de sang, tant de maux qui avaient pu l'irriter. En 1870, après cinquante-cinq ans de paix, n'ayant reçu de la France nulle injure, elle applaudit tout d'abord à la prétention étrange, à l' inexplicable fureur de l'Allemagne, qui n'avait rien encore souffert de nous, et qui disait sans prétexte: « Je veux arracher un membre à ce corps, lui couper tout près du cœur un morceau de chair sanglante. »

Cette énorme représaille des maux que la France eût pu faire, qu'elle n'avait pas faits encore, parut juste et naturelle à nos voisins et amis, auxquels nous venons d'ouvrir nos marchés commerciaux, qui vivent de nos denrées, et dont la France est la nourrice.

Les petits États, menacés par le dangereux voisinage d'un gouvernement militaire et vexés de sa police, comme Genève, étaient bien plus excusables. Mais, en général, la haine, dans chaque État, fut en raison de la jalousie, de l'envie, beaucoup plus que relative au mal qu'eût pu faire la France, qu'elle ne faisait pas encore, mais que l'on craignait toujours.

Chacun s'empressait de dire: « C'est la France qui l'a voulu! Les Français ont commencé. » Personne ne voulait tenir compte des engagements violés, des provocations constantes de la Prusse pendant quatre années, de l'espionnage militaire, des officiers, ingénieurs, surpris sur nos forteresses, dont ils relevaient les plans, etc.

La Pologne s'attrista. On assure que ceux de Posen montraient une vive répugnance à combattre

contre la France. Aussi on les a jetés à Wœrth, à Gravelotte, au feu le plus meurtrier.

Le Danemark s'attrista. Il se souvint que la France avait stipulé pour lui « que le Sleswig voterait librement. » Stipulation dont la Prusse se moqua.

La Suisse, d'abord favorable aux Allemands, n'en fut pas moins admirable de sagesse, de charité, de désintéressement. Elle refusa les agrandissements que M. de Bismark lui offrait généreusement aux dépens de la France.

Il en offrait à tout le monde. Il cherchait partout des complices. Il éprouva de l'Italie même refus, quoiqu'elle restât aigrie contre ceux qui si longtemps lui avaient détenu Rome.

Même rancune en Amérique pour la secrète intelligence de l'Empire avec les Sudistes. Elle reconnut la République, mais lui nuisit extrêmement par la présence de ses illustres généraux au camp de nos ennemis.

L'Amérique et l'Angleterre avaient été habilement travaillées. Celle-ci, au moment du désastre, offrit un étrange spectacle. Ses ministres se cachèrent, s'enfuirent (aussi bien que la reine, toute prussienne), pour ne rien savoir, n'avoir à répondre à rien.

La reine Victoria, la reine Augusta sont chrétiennes, très chrétiennes. Leurs sentiments méthodistes, l'aigreur dévote des hautes classes contre la France voltairienne, sont pleusement exprimés par un lord (*Pall Mall Gazette*, 15 décembre): « Quel spectacle odieux, dit-il, de voir des coupables vaincus qui refusent l'expiation! » Ils ne remerciaient pas la Prusse qui leur fait faire pénitence et travaille à leur salut.

Ils sont tellement endurcis, si féroces, selon ce lord, que ces pauvres Allemands pourront être assassinés, s'ils entrent jamais dans Paris.

Les reporters de Bismark, qu'il mène avec lui, qu'il régale, enchérissaient sur ces aigreurs par de lâches risées, des nouvelles d'invention, donnant des tableaux sarcastiques de Paris qu'ils ne voyaient plus, qui, dès le 19 septembre, était investi et clos. Tout à coup un éclair luit... la note russe du 1^{er} novembre... un bruit aigre de raquette comme fait une mitrailleuse... Jean qui rit devient Jean qui pleure... Quelle grimace! quel jeu des muscles bizarre et démoniaque dans ce rire brusquement tondu!

Au reste, la grande Angleterre n'était pas avec ces bouffons. Elle hésitait, ne riait point. Elle sembla s'éveiller, en se voyant seule au monde en face de l'ours blanc, seule!... Elle dit: « Où est la France? »

Oh! qu'on sent bien dans ces moments combien chacune de ces grandes nations est nécessaire au monde, quelle éclipse épouvantable ce serait si une seule périssait! Quelle serait la désolation, l'horreur de toute la planète, si l'on apprenait un matin que l'Angleterre a sombré, descendue dans l'Océan!... Cette folle Allemagne elle-même qui, contre ses intérêts, s'acharne tellement sur nous, si la Baltique descendait sur elle, quel serait notre deuil!

Le sentiment européen peu à peu s'est réveillé. Ceux qui croyaient nous aimer peu, que l'empire tenait en crainte ou la France en jalousie, se sont trouvés tout à coup pris d'un retour fraternel. Cela a été admirable chez le chaleureux peuple belge, touchant et attendrissant. On ne lira pas sans larmes l'empressement, la violence, le transport de charité qu'ils eurent en voyant nos blessés, en se les partageant de maison en maison, se les disputant. Les chirurgiens n'avaient rien vu de tel, ne le verront jamais. On querellait pour en avoir. Tel disait à son voisin: « Pendant que je suis sorti, tu m'as donc volé mon blessé? rends-le-moi!... sinon... » Et voilà que les deux voisins se battaient!

Il y a un héros en Europe. Un. Je n'en connais pas deux. Toute sa vie est une légende. Comme il a les plus grands sujets d'être mécontent de la France, comme on lui a volé Nice, comme on a tiré sur lui à Aspromonte, Mentana, vous devinez que cet homme va se dévouer pour la France. Et combien modestement! Peu importe où on le mette, au poste le plus obscur et le moins digne de lui...

Grand homme, mon seul héros, toujours plus haut que la fortune, comme sa sublime pyramide monte, grandit vers l'avenir!

Elle sera belle l'histoire des nobles cœurs italiens qui firent tant d'efforts pour le suivre. Ni la mer, ni l'horreur des Alpes en plein hiver, ne les arrêtaient. Quel hiver! le plus terrible. Dans une tempête de neige qui a duré plusieurs jours et fermé tous les passages (fin novembre), un de ces vaillants n'a pas voulu s'arrêter. A travers l'affreux déluge, de station en station, il a obstinément monté. Le tonnerre des avalanches n'a pu le retarder. Il a monté, opposant aux frimas qui le roidissaient la force de son jeune cœur. Tout hérissé de glaçons, quand il arriva au haut, il n'était plus qu'un cristal. La tempête avait fini, l'homme aussi. Il se trouva fini, roidi sous la voûte d'où l'on voit déjà la France. C'est là qu'on l'a retrouvé. Rien sur lui. Point de papier qui le fit connaître. Tous les journaux en parlèrent, mais ne purent pas dire son nom... Son nom? Je vais le révéler. Celui qui d'un si grand cœur, dans cet abandon de la France, s'était élancé vers elle, il s'appelait... *Italie*.

Enregistrons les témoignages généraux que des Anglais nous ont donnés à ce moment, pour avertir dignement leur nation de ce qu'elle doit de secours à une sœur. J'aime la simplicité du noble testament de Clyde, un des généraux de Crimée: « Douze millions à la France qui, dans la guerre de Crimée, sauva les Anglais trois fois. » Et cela recommandé à la reine Victoria, qui nous chargeait en 56 de décorations anglaises, et qui depuis s'est montrée si cruellement oublieuse. Ce mot grave avertira peut-être sa conscience.

L'illustre John Russell et nombre d'Anglais ont, dans différents journaux, parlé noblement pour nous, pour leur patrie elle-même, si intéressée dans notre sort. Mais personne ne s'est exprimé avec plus de verve, de vigueur et de raison que M. Harrison dans un mémorable article (*Fortnightly Review*), article que je considère comme un fait national d'importance supérieure, et qui restera pour témoignage de la communion profonde qui existe entre les deux grandes nations de l'Occident.

Il y déplore le pas immense que la Prusse, dans cette guerre, fait faire en arrière à l'Europe, pas moins de cinquante années. Guerre sauvage, d'un caractère que n'eurent pas même les grandes guerres de l'Empire, guerres d'élan et de vaillance, sanguines, moins froidement calculées.

Il y dit ce que peu disent: c'est que la défense inespérée de la France est une chose héroïque, étonnante, que nulle nation n'offrit en pareils revers.

« Ce qu'elle perd en ascendant matériel, elle le regagne en ascendant moral. Autour d'elle se grouperont les peuples, les républicains d'Europe. Ses souffrances donneront à cette cause une nouvelle impulsion. Dorénavant on sent que le peuple français (même aux yeux des démocrates allemands) porte l'étendard du progrès. »

Le même écrivain affirme ce qui d'ailleurs se voit assez par les grandes manifestations, c'est que les ouvriers anglais ont ressenti devant ce spectacle de la France une émotion profonde, et cela malgré les efforts étonnants que l'on faisait pour en neutraliser l'effet.

Malgré tant d'indignes journaux sur qui pèsent l'aristocratie et l'influence prussiennes;

Malgré les gros fabricants, tellement voués à la paix, qu'ils la soutiendraient encore quand la guerre viendrait dans Londres;

Malgré leurs propres intérêts en jeu, la crainte du chômage, ces ouvriers jugent avec beaucoup de sens que si l'Angleterre est perdue comme puissance extérieure, la fabrique ne sera pas seulement suspendue, mais tuée.

An reste, il y a dans ce peuple une gravité naturelle qui, par moments, le rend très-juste. Chacun en a été frappé pour la grande affaire du coton dans la dernière guerre d'Amérique. Dans leurs meetings ils ont voté pour la justice absolue et contre leurs intérêts.

J. MICHELET.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRES HISTORIQUES

LETTRE DU PRINCE DE JOINVILLE

Le *Moniteur universel* de Bordeaux publie, d'après le *Times*, une lettre du prince de Joinville qui explique sa présence à l'armée.

A. M. l'éditeur du *Times*.

« Monsieur,

« La publicité du *Times* est trop grande pour qu'il me soit possible de laisser accréditer sans rectification le récit que vous donnez aujourd'hui de mon arrestation au Mans et des circonstances qui l'ont amenée.

« Voici les faits :

« J'étais en France depuis le mois d'octobre. J'y étais allé pour offrir de nouveau mes services au gouvernement républicain, et lui indiquer ce que, avec son aveu, je croyais pouvoir faire utilement pour la défense de mon pays. Il me fut répondu que je ne pouvais que créer des embarras.

« Je n'ai plus songé, dès lors, qu'à faire anonymement mon devoir de Français et de soldat.

« Il est vrai que je suis allé demander au général d'Aureilles de me donner, sous un nom d'emprunt, une place dans les rangs de l'armée de la Loire. Il est vrai aussi qu'il n'a pas cru pouvoir me l'accorder, et que ce n'est qu'en spectateur que j'ai assisté au désastre d'Orléans.

« Mais lorsque plus tard j'ai fait la même demande au général Chanzy, elle a été accueillie. Seulement, en m'acceptant au nombre de ses soldats, le loyal général a cru devoir informer M. Gambetta de ma présence à l'armée, et lui demander de confirmer sa décision.

« C'est en réponse à cette demande que j'ai été arrêté le 13 janvier par un commissaire de police, conduit à la préfecture du Mans, où on m'a retenu cinq jours, et enfin embarqué à Saint-Malo pour l'Angleterre. Je n'ai pas besoin d'ajouter que quels que soient les sentiments que j'ai éprouvés en étant arraché d'une armée française la veille d'une bataille, je n'ai tenu aucun des propos que l'on me prête sur M. Gambetta, que je n'ai jamais vu.

« Agréer, monsieur l'éditeur, l'assurance de ma haute considération.

« FR. D'ORLÉANS, prince de Joinville,

« Twickenham, le 24 janvier 1871. »

LETTRE DU DUC D'AUMAËLE.

Messieurs les électeurs,

Il y a quatre mois, plusieurs d'entre vous m'ont offert leurs suffrages; j'ignore s'il vous convient de me les donner aujourd'hui. Je ne puis d'ailleurs vous parler aussi complètement, aussi librement que je voudrais, et il me faut refouler dans mon cœur tous les sentiments qui en débordent. Je ne sais même si ces quelques lignes arriveront jusqu'à vous; j'essayerai cependant de vous les faire parvenir, car, à ceux qui voudraient encore me choisir pour les représenter à l'Assemblée nationale, je crois devoir donner quelques explications sur deux questions capitales qui seront posées à cette Assemblée : la question de paix ou de guerre, la question constitutionnelle.

Sur le premier point, comme je n'ai eu aucune part de responsabilité directe ou indirecte dans les événements ou les actes qui ont préparé la guerre et la situation actuelle, je dois stipuler mon entière liberté d'appréciation ou de réserve. J'y suis encore autorisé par l'inaction qui m'a été imposée alors que je réclamaï avec instance le droit de combattre pour mon pays.

Sur le second point, je m'expliquerai avec une complète sincérité. Quand je considère la situation de la France, son histoire, ses traditions, les événements des dernières années, je reste frappé des avantages que présente la monarchie constitutionnelle; je crois qu'elle peut répondre aux légitimes aspirations d'une société démocratique, et garantir,

avec l'ordre et la sécurité, tous les progrès, toutes les libertés. C'est avec un mélange de fierté filiale et de patriotique douleur que je compare la France, en son état actuel, à ce qu'elle était sous le règne de mon père.

Cette opinion, j'ai le droit de l'avoir comme homme, et je crois avoir aujourd'hui le devoir de l'exprimer comme citoyen, mais je n'y mêle aucun esprit de parti, aucune tendance exclusive. Dans mes sentiments, dans mon passé, dans les traditions de ma famille, je ne trouve rien qui me sépare de la République. Si c'est sous cette forme que la France veut librement et définitivement constituer son gouvernement, je suis prêt à m'incliner devant sa souveraineté, et je resterai son dévoué serviteur.

Monarchie constitutionnelle ou république libérale, c'est par la probité politique, la patience, l'esprit de concorde, l'abnégation, que l'on peut sauver, reconstituer, régénérer la France.

Ce sont les sentiments qui m'animent.

H. D'ORLÉANS, duc d'Aumale.

1^{er} février 1871.PROTESTATION DU COMTE DE CHAMBORD
CONTRE LE BOMBARDEMENT DE PARIS.

Nous trouvons dans l'*Union* le texte de la protestation suivante du comte de Chambord contre le bombardement de Paris :

Il m'est impossible de me contraindre plus longtemps au silence.

J'espérais que la mort de tant de héros tombés sur le champ de bataille, que la résistance énergique d'une capitale résignée à tout pour maintenir l'ennemi en dehors de ses murs, épargneraient à mon pays de nouvelles épreuves; mais le bombardement de Paris arrache à ma douleur un cri que je ne saurais contenir :

Fils des rois chrétiens qui ont fait la France, je gémis à la vue de ces désastres. Condamné à ne pouvoir les racheter au prix de ma vie, je prends à témoin les peuples et les rois, et je proteste comme je le puis, à la face de l'Europe, contre la guerre la plus sanglante et la plus lamentable qui fut jamais.

Qui parlera au monde, si ce n'est moi, pour la ville de Clovis, de Clotilde et de Geneviève; pour la ville de Charlemagne, de saint Louis, de Philippe-Auguste et de Henri IV; pour la ville des sciences, des arts et de la civilisation ?

Non ! je ne verrai pas périr la grande cité que chacun de mes aïeux a pu appeler : *Ma bonne ville de Paris*.

Et, puisque je ne puis rien de plus, ma voix s'élèvera de l'exil pour protester contre les ruines de ma patrie, elle criera à la terre et au ciel, assurée de rencontrer la sympathie des hommes et attendant tout de la justice de Dieu.

HENRI.

UNE LETTRE DE JACOBY.

Le docteur Jacoby, chef des libéraux allemands, a écrit à un de ses amis de Bruxelles une lettre qui est communiquée à la *Cloche* et dont voici la traduction :

« Nous sommes, à présent, complètement éduffés sur la politique de Bismark. Au lieu du mouvement ascendant promis si franchement et avec tant de laisser-aller à la Prusse et à toute l'Allemagne, les Berlinoïses n'éprouvent qu'un mouvement de stupeur, de peur et de désappointement.

« En échange de leurs espérances, Bismark ne leur donne que le spectacle d'une boucherie écœurante, de parades triomphales, de chants de victoire et de *Te Deum*.

« Il s'est imaginé de mener les imbéciles en leur faisant subir toutes sortes d'hallucinations ! il les stupéfie en les accablant de gloire, en se vantant lui-même et en se parant, avec une ostentation prétentieuse, des lauriers de Sedan : succès que personne n'eût jamais osé prévoir, et qui ne fut dû qu'au nombre des troupes allemandes et à l'incapacité des généraux français.

« C'est ainsi que le « lieutenant-général du Souverain-Céleste, » — tel est le titre que nos libéraux et nos radicaux donnent à leur roi de droit divin, — a rendu de nouvelles actions de grâce au Tout-Puissant pour la faveur que celui-ci lui a accordée en donnant la victoire à son armée une fois plus nombreuse que son adversaire, et en livrant à cette armée des places militaires écrasées par une artillerie formidable. Le destructeur de l'humanité « Guillaume » est arrivé devant Paris avec son masque piétiste, a tourné ses regards vers le ciel et invoqué contre ses ennemis le dieu des armées; mais il a oublié que l'Allemagne est déjà et continuera de plus en plus à être plongée dans une misère plus profonde que le pays ennemi lui-même.

« Il est généralement admis parmi toutes les classes de la société européenne que la défaite de la France est simplement une déclaration de guerre contre la souveraineté de tous les peuples. Quant aux républicains de Berlin, ils deviennent légion. Il y a en Allemagne des milliers de républicains dignes de ce nom qui pensent comme moi et savent parfaitement que le démembrement de la France ne sera pas seulement un crime, mais encore un acte qui pésera sur nous, et annihilera non seulement chez nous, mais dans l'Europe entière, toute espèce de liberté.

« Les libéraux allemands se plaignent que les femmes des détenus politiques à Leipzig ne peuvent voir leurs maris qu'une fois par semaine, et cela toujours en présence du juge d'instruction. Le métier du juge d'instruction est d'interroger (portes closes) le prisonnier, de lui arracher son secret si c'est possible, et de remettre à l'accusateur public le dossier qui peut servir de base à l'accusation contre les détenus.

« Les deux membres du parlement de l'Allemagne du Nord Liebnicht et Bebel, et le deuxième éditeur du journal des classes ouvrières, le *Volkstätt-Kepner*, sont depuis plus de cinq semaines sous les verrous, sans avoir jamais comparu devant aucun tribunal public. Les prisonniers du Brunswick, qui furent arrêtés au commencement de septembre et conduits enchaînés dans une forteresse prussienne à plus de 200 lieues de distance, puis ramenés à leur point de départ, sont aussi dans la même position. On les accuse publiquement d'actes de haute trahison, mais on ne dit pas en quoi ces actes consistent et aucun examen judiciaire n'a encore eu lieu.

« JACOBY. »

UNE LETTRE D'ALPHONSE KARR.

Alphonse Karr vient d'adresser la lettre suivante au *Journal de Genève* :

Monsieur le rédacteur,

Aidez-moi, par le secours de votre publication, à accomplir un devoir.

Je ne veux pas quitter Genève, où je viens de passer quelques jours, sans proclamer hautement les sentiments d'admiration attendrie et de profonde reconnaissance dont je suis ému en voyant avec quelle touchante fraternité la Suisse accueille nos malheureux soldats.

Pour nous autres Français, livrés aux souffrances et aux crimes de la guerre, tour à tour par la trahison, par l'ineptie et par les mesquines ambitions personnelles, lorsque nous ne trouvons autour de nous, chez ce qu'on appelle les « grandes » puissances de l'Europe, que l'ingratitude et l'égoïsme également aveugles, c'est un spectacle consolant de voir que l'humanité et la fraternité, ces fleurs bénies, ne sont pas partout desséchées et mortes, et s'épanouissent encore sur cette petite terre libre et généreuse de la Suisse.

C'est la vraie grandeur, c'est la vraie gloire. Veuillez, etc.

ALPHONSE KARR.

LES LÉGUMES.

Madame La Verdure persiste à nous boudier.

Elle s'entête à ne pas se prodiguer sur le carreau des Halles, son domicile ordinaire, où cependant on la réclame tous les jours.

Je sais bien que la dame est frileuse et que tant



LE RAVITAILLEMENT DE PARIS. — Arrivée des premières pommes de terre sur la place de l'Observatoire. — (Dessin d'après nature de M. Lançon.)

que durent les frimas, sa constitution ne lui permet guère de sortir de chez elle.

Elle habite la banlieue où, faute de soleil, ses fidèles la calfeutrent dans les serres chaudes et lui procurent ainsi une vie artificielle qu'au besoin ils savent admirablement exploiter.

M. Joigneaux, un des nouveaux élus de Paris, lui a fait pendant toute la durée du siège des avances dont la péronnelle lui a su quelque gré. Le vulgarisateur de l'agronomie maraîchère lui avait trouvé dans l'enceinte des murs de Paris une superbe villa où elle pouvait prendre toutes ses aises. On lui avait ménagé les courants d'air et on l'avait mise là comme dans du coton. On l'a prise par les sentiments, faisant vibrer dans son cœur refroidi la fibre patriotique. Elle s'est laissé tenter, mais à quel prix! Madame La Verduze a consenti à délier

les cordons de sa bourse, à laisser échapper d'entre ses mains quelques bribes de ses richesses!

A Paris affamé et dont l'estomac altéré par une nourriture faite de salaisons continues demandait à tous les fruitiers quelques légumes frais, elle a maigrement distribué quelques laitues, de rares bottes de carottes avec de maigres feuilles de mâches.

Il a bien fallu se contenter de ce parcimonieux rationnement tant qu'a duré le blocus.

Les céréales se sont empesées d'arriver dans nos magasins, les bœufs et les moutons se promènent dans nos rues, la conduite de madame La Verduze devient inexplicable. Ses bouderies, nous les trouvons féroces.

Heureusement que le printemps s'avance et que la frileuse va se décider à se montrer en plein soleil.

Encore un mois et elle se prodiguera tellement que bien des yeux ne voudront plus d'elle, même pour peu d'argent. En attendant, elle nous tient la dragée haute. Ses choux, elle ne les lâche pas à moins de 2 et 3 francs; ses salades sont cotées 2 fr. 50 la livre et ses oignons sont introuvables.

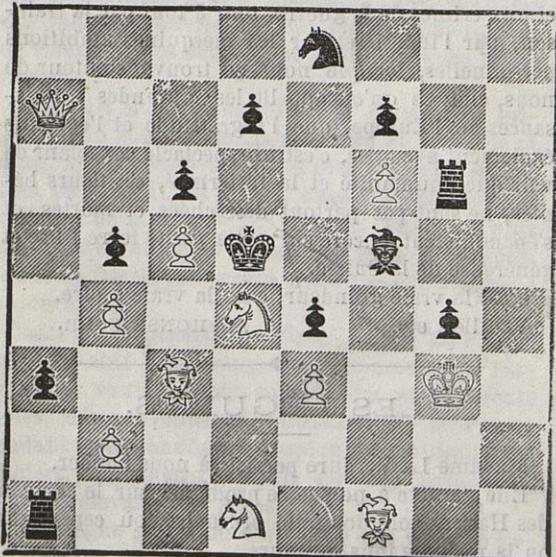
Quand par hasard une de ses voitures traverse nos boulevards, chargée de ses chers produits, tous les passants ouvrent de grands yeux d'envie et suivent l'équipage, comme jadis on suivait un fourgon du Trésor. Encore un peu, et on mettrait le chargement au pillage et on appliquerait à madame La Verduze la loi de Lynch.

Si la bonne dame veut éviter ce dernier supplice, qu'elle se hâte, car notre patience est à bout et nous voulons enfin pouvoir manger à notre faim tous les produits de madame La Verduze. M. V.

ÉCHECS

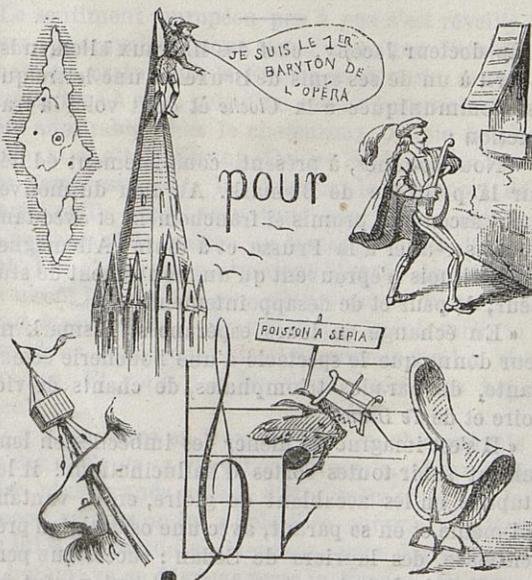
ROULEEEN N° 361

COMPOSÉ PAR M. CONRAD BAYER



Les Blancs font mat en quatre coups.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Le sage dans son pays natal, est comme l'or dans la mine.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

ALMANACH DES ASSIÉGÉS

POUR L'ANNÉE 1871

Un charmant volume, illustré de nombreuses gravures d'actualité, et contenant, avec de nombreuses et intéressantes variétés, les renseignements les plus précieux sur l'hygiène et la cuisine en temps de siège, etc.

Prix : 30 centimes.

En vente au bureau du *Petit Moniteur*, 13, quai Voltaire, Paris, — et chez tous les libraires.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.